



MAURICE ROLLINAT

LES BÊTES

— POÉSIES —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1911

LES BÊTES

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DE MAURICE ROLLINAT

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à **3** fr. **50** le volume

Les Névroses (11e mille) . . . . 1 vol.
Dans les Brandes, poèmes et rondels. . . . . . . 1 vol.
L'Abîme, poésies . . . . 1 vol.
La Nature, poésies. . . . . 1 vol.
Les Apparitions, poésies . . . . 1 vol.
Paysages et Paysans, poésies . . . . 1 vol.
En Errant, proses d'un solitaire . . . . 1 vol.
Ruminations, proses d'un solitaire . . . . 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE

Vingt exemplaires numérotés sur papier de Hollande

MAURICE ROLLINAT

LES BÊTES

— POÉSIES —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1911



AVERTISSEMENT

Toute l'œuvre poétique de Maurice Rollinat a été publiée dans la Bibliothèque-Charpentier. Les poèmes et rondels de Dans les Brandes, *son premier ouvrage, s'ajoutèrent d'abord à ce livre compact, varié, pittoresque des* Névroses, *tout vivant des spectacles de la ville, des douleurs et des joies de l'amour, des réveils délicieux d'un esprit surmené qui renaît aux fraîcheurs et aux douceurs de la campagne. On a retrouvé, dans les pages de jeunesse des* Brandes, *ce goût et cette ivresse de nature déjà délicieusement formulés. L'artiste, en pleine possession de sa pensée et de son moyen d'expression, a écrit ensuite les pages d'analyse et de philosophie de* L'Abîme, *fait retentir l'hymne grave et complet de* La Nature, *montré la force*

de son étrangeté et de sa rêverie avec Les Apparitions, *et son don de patiente observation rustique et sociale avec* Paysages et Paysans. *A ces beaux livres sont venus s'ajouter les proses, aussi poétiques que les vers, de* En errant *et des* Ruminations, *ce dernier recueil rassemblé, revu et corrigé par l'auteur, mais paru après sa mort, deuil cruel pour ses amis et pour les lettres représentées par Maurice Rollinat avec tant d'autorité et de dignité.*

Nous avons la bonne fortune de pouvoir, grâce à la collaboration de Gustave Geffroy, compléter la publication de ses œuvres par deux volumes. Voici le premier, où l'on a rassemblé un certain nombre de pièces pour lesquelles Rollinat avait indiqué ce titre : Les Bêtes. *On y trouvera toutes les descriptions attentives, spirituelles, pathétiques, que ce poète subtil et ce savant artiste pouvait faire d'après les insectes, papillons, sphinx, chenilles, guêpes, fourmis, cirons, et les animaux familiers qui vivaient aux alentours et au dedans de sa maison des champs, entre les deux Creuse, à l'entrée du village de Fresselines : les lézards et les rats, les chats et les chiens (on ne lira pas sans*

émotion La Mort de Pistolet), *l'âne et la vache, — les poissons de la rivière mystérieuse, — les oiseaux de la basse-cour et de l'espace, du creux des haies et du tronc des arbres, jusqu'au vol de l'aigle qui plane superbement à la fin de ces pages.*

On a cru devoir ajouter à la fin de ce beau livre quelques notes, des pièces commencées, ébauchées, ce que Rollinat notait au cours de ses promenades et de ses rêveries : ses lecteurs fidèles trouveront là, croyons-nous, des renseignements intéressants sur la méthode de travail du poète.

Ce livre sera suivi d'un dernier livre, où seront rassemblées des pièces diverses, de toutes les époques et de tous les genres, des traductions de poésies d'Edgar Poë, enfin ce qui peut constituer la fin de l'œuvre du poète et de l'ami dont nous gardons et honorons la mémoire.

L'ÉDITEUR

LE JUGEMENT DES BÊTES

Par l'œil où quelquefois transpire
Un peu du sphinx de leur esprit,
Par le presque humain de leur cri,
Les animaux semblent nous dire :

Vous ne savez que nos dehors,
Mais rien du dedans de nous-mêmes.
Pour vous nous sommes des problèmes
Comme les objets et les morts.

Notre monotone figure
N'offre à vos observations
Que d'égales expressions
D'une signifiance obscure.

C'est l'énigme du sentiment
Qui luit au fond de nos prunelles,
Si fatalement éternelles
De calme et d'inétonnement.

Mais nous avons nos deuils, nos troubles,
Qui sait ? peut-être nos remords !
Deux esprits luttent dans nos corps.
Autant que vous, nous sommes doubles.

Nul animal ne se prévaut,
Tout comme vous, d'avoir une âme,
Pourtant il a dans son cerveau
De la comédie et du drame.

Ces drames ou ces comédies,
Qu'en voit l'homme, à peine devin
De notre soif, de notre faim,
Et de nos rares maladies ?

Au contraire, en vous notre œil plonge,
Y trouvant, quoique vous soyez
Des hypocrites variés,
La vérité sous le mensonge.

La richesse de vos moyens
Pour tout ressentir, pour tout rendre,
De bien d'entre nous, chats et chiens,
Vous fait suffisamment comprendre.

Tels ou tels mouvements nerveux
De façon brusque ou nuancée,
Sont des indices, des aveux,
Des montreurs de votre pensée.

Par le nombre de vos mimiques,
De vos tics physionomiques,
De vos gestes tristes ou gais,
Vos dessous nous sont divulgués.

Qu'ils s'échappent ou se renfoncent,
Vos regards surtout vous dénoncent,
Même aussi votre son de voix,
L'air de vos silences parfois.

Vous ne le croyez pas, mais nous vous connaissons
Tout de même depuis que nous vous subissons.
Nous sentons que vos cœurs ne valent pas les nôtres,

Votre méchanceté nous trouve conscients.
Si nous sommes rusés, serviles, méfiants,
C'est que nous vous savons plus mauvais que nous autre

L'INSECTE

Il suit, de l'aube au crépuscule,
Les bruits, les silences de mort,
L'ombre ou la lumière qui dort,
Renaît, s'avance ou se recule.

Il observe l'humidité,
La chaleur qui plane ou qui rampe,
Le zéphyr mouillé qui détrempe
Son impondérabilité.

Il a le frisson brusque ou vague
De l'orage proche ou lointain,
Et sa fuite est plus qu'un instinct
Aussitôt que l'éclair zigzague.

Bleu-roux, d'ébène ou d'émeraude,
L'insecte a l'humble vision
De toute la création,
Pendant qu'il glissotte ou qu'il rôde.

Il connaît l'odeur des saisons,
La couleur des températures,
Il voit le reflet des peintures
Ou des nudités d'horizons.

Avec leur vol qui se balance,
Les papillons gris tout fluets
Sont les jolis oiseaux muets
De ce doux chercheur du silence.

Les tout petits morceaux de terre,
Les creux obscurs, les talus frais,
Les dessous des buissons discrets,
Lui communiquent leur mystère.

Il est le clairvoyant frôleur
De la pierre un peu malaisée,
Et de la goutte de rosée
Qui vacille dans une fleur.

S'il n'est ni papillon ni mouche,
Il a peur de tout ce qui luit,
Devant une flamme il s'enfuit
Et l'eau trop vive l'effarouche.

Il vaincra l'obstacle mouvant
Et gravira la pente raide
Pour si peu que lui vienne en aide
La bruine qui bat le vent.

Pour son labeur ou son sommeil,
Qu'il veuille le clair ou le sombre,
Il sait choisir le recoin d'ombre
Et la cachette de soleil.

Du sentier, il serait l'errant,
Le glisseur tranquille moins rare,
S'il n'y craignait un pied barbare
Ou simplement indifférent.

Suivant qu'il songe, qu'il pâture
Sur le vif ou sur le défunt,
Qu'il cherche l'âme du parfum
Ou le cœur de la pourriture,

Il choisit son jour quand il sort
Pour festiner à son envie,
Le temps léger cher à la vie,
Le temps court qui plait à la mort.

VERMICULE ET ROI DE CAILLES

Tac, tac, tac, tac, tac, tac ! l'horloge de la mort !...
Mais dehors, par ce ciel rouge qui se grisaille,
Quel est ce râle errant si lugubre et si fort ?

Ça s'arrête et reprend ! Tout à la fois, ça sort
De tel meuble, d'un cadre, ou bien de la muraille.
Tac, tac, tac, tac, tac, tac ! l'horloge de la mort !

Il est partout aussi, cet autre bruit discord,
Dans l'arbre et le marais, dans l'herbe et la pierraille...
Quel est ce râle errant si lugubre et si fort ?

Allons bon ! Juste à point, déclanchant son ressort,
Voici que douze fois ma pendule sonnaille !...
Tac, tac, tac, tac, tac, tac ! l'horloge de la mort !

Puis, mon grenier hanté qui veut être en rapport
Avec ma chambre, ébauche un sabbat de rataille...
Quel est ce râle errant si lugubre et si fort ?

L'essaim des visions commence à prendre essor
Et frôle ma pensée intime qui tressaille.
Tac, tac, tac, tac, tac, tac ! l'horloge de la mort !

Diable ! Le chat-huant miaule... Mauvais sort !
Et le tonnerre au loin grondasse en basse taille...
Quel est ce râle errant si lugubre et si fort ?

Ce bruit de balancier pressé revient encor...
Toujours plus l'ombre serre et rétrécit sa maille.
Tac, tac, tac, tac, tac, tac ! l'horloge de la mort !

Mais dans ce fouillis noir d'immensité qui dort,
Dans le silence affreux qu'il moud, râcle et limaille,
Quel est ce râle errant si lugubre et si fort ?

Ouverte à cette nuit faite pour le remord,
Sur ses gonds ma fenêtre en grinçotant tournaille.
Tac, tac, tac, tac, tac, tac ! l'horloge de la mort !

En ce moment, ici, l'horreur coule à pleins bords,
Des spectres sont assis sur mes chaises de paille.
Quel est ce râle errant, si lugubre et si fort ?

Il semble que soudain mon plancher s'entrebâille
Béante devant moi, c'est donc la tombe !... Alors,
Tac, tac, tac, tac, tac, tac ! l'horloge de la mort !

Oui, je m'alarme à faux, oui, je frémis à tort,
Mais mon cœur, malgré moi, dans l'obscur s'embroussaille.
Quel est ce râle errant si lugubre et si fort?

L'effroi désenlacé rerampe et se retord
Autour de ma raison qui déjà moins me raille.
Tac, tac, tac, tac, tac, tac ! l'horloge de la mort !

J'ai beau me dire : il vient d'un ver et d'une caille,
Ce double bruit qui fait un si terrible accord ;
Je crains ce râle errant si lugubre et si fort,
J'ai peur de l'invisible horloge de la mort !

FLEURS-PAPILLONS

Papillons blancs, papillons roses,
Papillons bleus et violets,
Par leurs teintes, frissons et poses,
Sont les petits frères follets,
Mélancoliques et muets,
Des marguerites et des roses,
De la pensée et des bleuets.

Oscillant, les papillons rouges
Évoquent soudain dans les airs
Le haut coquelicot qui bouge,
Se balance à tort à travers,
Au zéphir que sa fuite emporte,

Puis longent les grands bois déserts,
La rivière accueillante, accorte,
Dont le chatoiement les exhorte
A leurs beaux zigzags si divers.

Papillons gris, bruns, jaunes, verts
Miment la pauvre feuille morte,
L'humble mousse des rochers fiers,
Les corolles frêles ou fortes,
Les calices ternes ou clairs.

Le vent calmant sa fougue acerbe,
L'astre visitant le recoin,
Tel grand papillon n'est-il point
La rose au plus royal prestige,
Quand las d'espace et de vertige
Étalant son grenat superbe,
Embrasé, radieux à point,
Il se pose au bout d'un sainfoin
Ou sur la cime d'un brin d'herbe ?

Il s'y pâme, y tremble ou s'y fige
Ainsi que la fleur sur sa tige.
Et tout comme sa bien-aimée
Qui s'ouvre et se ferme, aussi lui,
Suivant sa joie ou son ennui,
A son aile ouverte ou fermée.

Sans parfum ? Oui, mais tant qu'ils peuvent,
Ils l'aspirent et s'en abreuvent,
En ont tout le délicieux,
Le suc même au cœur de leurs sœurs
Dont les frémissements berceurs
Les tiennent ravis sous les cieux,
En divine extase, comme elles.

A longs pompements amoureux
Chacune est si bien possédée,
Ame, corps, arôme, par eux,
Qu'ils embaument, dans mon idée !

Ayant des tons fanés et vieux,
Des couleurs tendres et nouvelles,
Les chers papillons gracieux
Sont pour le rêve de mes yeux,
Toutes les fleurs, avec des ailes.

LE SPHINX

C'est l'automne qui fait s'éplorer les nuages,
Mélancolise l'eau, rend graves les terrains,
Et qui, si somptueux avec leurs tons chagrins,
Dit le suprême adieu des languissants feuillages.

Déjà l'engoulevent tourne autour des calvaires,
Un orage sournois, terne et silencieux,
Couve, à peine trahi par le vague anxieux
Qui s'épand du ciel bas sur les lointains sévères.

Le soleil a fini d'ensanglanter les teintes
Des arbres claquant lourds ainsi que des drapeaux :
Le Roi Ténèbres vient, couronné de crapauds,
Dans la confusion des formes et des plaintes.

Mais, bénédiction sur l'englouti des choses,
Sorcière lumineuse adoucissant la nuit,
La lune dont, soudain, l'onde obscure a relui,
Pleure ses rayons frais, verts, violets, bleus, roses.

Au même instant fraîchit la campagne sereine
Où sont diamantés les profondeurs, les coins,
Le vent d'orage meurt, devient ni plus ni moins
Qu'un fantôme de bruit, qu'une vapeur d'haleine.

En vain, l'ombre a versé la cendre de ses urnes,
Toujours plus, l'astre froid s'éclaircit par degrés ;
Jusqu'aux saules pleureurs se dessinent prostrés
Dans l'émanation des marais taciturnes.

Alors, l'errant secret des lueurs incertaines,
Le grand sphinx Atropos prend son lugubre essor,
Fauve esprit du trépas par la tête de mort
Peinte et comme imprimée au bas de ses antennes.

D'un vieux jardin désert dormant dans la féerie,
Il anime l'horreur au gré de son bourdon,
Il y règne ! Tout seul, il peuple l'abandon
De ce parc imitant une forêt fleurie.

D'abord, aux larges vols, l'espace le convie,
Puis un fouillis l'arrête entre deux noirs étangs.
Là, fatal, il a l'air de flotter sur le temps,
Glorifiant la mort en menaçant la vie.

L'héliotrope et lui se pâment de vertige,
Mainte épine s'évente avec ce tournoyant
Qui pompe le rosier, ronce aussi, mais ayant
Une chair embaumante au fin bout de sa tige.

Le groupe desséché des hauts pavots le hante.
En funèbre avec eux, il est à l'unisson,
Comme s'il comprenait qu'ici-bas le poison
Sert le plus sûrement la mort qu'il représente.

La lune montre aux fleurs le tissu de ses ailes,
Moitié d'un jaune éteint, moitié d'un brun fané,
Argent, soie et velours, d'aspect si suranné
Que la tombe y revoit ses couleurs éternelles.

Enfin, après qu'autour des béantes corolles,
Il a flûteusement marmonné des paroles,
Le fatidique radieux
S'abat au pied des joncs, boit les larmes des cieux
Dans un nimbe de lucioles.

Et la nue, où du bleu lacté se désenterre,
Regarde herbe et roseaux, le sphinx et les rayons,
Ensemble harmoniser leurs palpitations
Avec la même extase et le même mystère.

LA CHENILLE

Là, dans la terre, comme un mort,
Y dormant de la même sorte,
Entre le ver et le cloporte,
La chenille attend son essor.

Cette humble et misérable chose
Couve, pour la gloire des airs,
Des buissons, des chemins déserts,
Sa magique métamorphose.

Elle deviendra fleur instable,
Le vivant écrin délectable
Du caillou, du roc, du sillon.

Elle sera, mutine et folle,
Cette petite âme qui vole,
Grâce et silence : un papillon !

LA CAVE

La maison close a pris l'air grave :
Maîtres et gens sont tous partis.
A présent, vivent déblottis
Les frais habitants de la cave.

Confits dans la paix des futailles,
Des bouteilles et des tessons,
Vers, crapauds, rats et limaçons
Ne se livrent pas de batailles !

Noir comme un drap de funérailles
Est leur jour ordinaire, ils sont
Les seuls bruits et les seuls frissons
De ces souterraines murailles.

Et chaque hôte du creux domaine,
En sécurité se promène,
A bon vivre, extase et sommeil.

Tandis que la grosse araignée
Pour eux, dans la nuit, renfrognée,
Tisse un fantôme de soleil.

LES GUÊPES

De tout parfum errant, voulant toujours s'instruire,
Elles cherchent la fleur qui vient de l'engendrer,
Y vont pour la respirer,
Les fourmis pour la détruire.

Pas trop matineuses, les guêpes
Rentrent à leur cireux manoir
Dès que la nuit au voile noir
Sur la nature étend son crêpe.

Mais avec l'astre roi, la flore des rivages,
Les fleurettes des bois, les plantes du rocher,
Attirent par essaims ces abeilles sauvages
Que l'apprivoisement ne peut pas enrucher.

Lorsque la terre épand ses vertes banderolles
Où la chair végétale est fille du soleil,
Elles ont festin double, aromal et vermeil,
Pompent le sang des fruits et l'âme des corolles,

Surtout l'automne, autour des hottes, des corbeilles
Qu'allument les raisins embrasés de rayons,
Elles arment leur vol de prestes aiguillons
Qui les font, en venin, grandes sœurs des abeilles.

Mais dans les jardins clos si leur passage vibre,
C'est pour être aussitôt fou, fugace, emporté
Aux recoins toujours neufs d'espace illimité,
Dans le loisir errant du bourdonnement libre.

Elles viennent et vont, s'arrêtent, retourniquent,
Dans ces bons vieux ormeaux, chênes et châtaigniers,
Labyrinthes moussus, dédales renfrognés,
A couloirs ténébreux, frais, qui se communiquent.

Toutes ces cavités, les basses et les hautes,
Où couve en son travail le morne ennui du temps,
En des bois vermoulus, champignonneux, suintants,
Récèlent, engourdis, de mystérieux hôtes.

Il arrive qu'ainsi telle énorme vipère
Montre aux guêpes, soudain, son pelotonnement,
Puis ce sont deux hiboux côte à côte dormant,
Tout au pied, un crapaud et quelquefois la paire.

Fuyant la toile ronde étroitement tissue
Où se pend l'araignée au fin bout de son fil,
Leur prudence conduit leur tâtement subtil
Qui craint qu'un rat mulot ne garde leur issue.

Le suc de chaque fleur, malgré leur jeu futile,
Est à peine flairé par elles qu'il est bu.
C'est pour l'art, pour le seul plaisir que leur tribu
Dans les trous d'arbre accroît tant de miel inutile.

Qu'à se multiplier, les mouches sociales
Vivent dans des vergers et sous des toits pointus,
Elles, que mènent seuls leurs caprices têtus,
Célèbrent dans les bois leurs fêtes nuptiales.

Hélas ! on les entend frappoter aux croisées,
Un coup méchant les broie à l'angle du carreau,
Qu'importe ! Elles ont eu tant de bonheur en trop,
Tant de sauvage extase avant d'être écrasées !

D'ailleurs, si les humains sont leurs mauvais génies,
Leur voltigeant désir est le choyé du ciel ;
Et, s'allaitant des fleurs, sur leur couche de miel,
Par la nature encore leurs larves sont bénies.

IMPATIENCE DE FOURMI

Or, la vieille fourmi qui veut traîner chez elle
Un vermisseau lové sous un caillou pointu,
A pris, pour l'assister, une sœur jouvencelle
Ayant la jambe dure et le pinçant têtu.

Mais gauche en ses efforts dont elle use et harcelle
Son tirochement droit, courbe, oblique, tortu,
L'aide aggrave le poids de ce vivant fêtu,
Nuit au lieu de servir, en dépit de son zèle.

Tant et tant qu'à la fin... Crac ! la mère fourmi
Fond sur la jeune ainsi que sur un ennemi,
La mord, l'expulse en conscience.

Puis, revenant tout seul au ver abandonné,
Le vieil insecte peine, et répare, obstiné,
Son mouvement d'impatience.

LES NÉCROPHORES

Exhalant un musqué relent de sépulture,
Tête âpre, levier-pince en sa courte structure,
La jambe opiniâtre aux labeurs continus,
Fauves, tigrés de noir à dentelés ténus,
Bracelant leur dessus d'une rouge peinture,
Tels, par les coins plutôt broussailleux que chenus,
Les nécrophores vont flairer à l'aventure
Cherchant pour les enfouir des défunts inconnus.

Ils se pressent ! Alors, plus de pas retenus,
Chaque patte à l'envi manœuvre sa jointure,
Avant la mouche à viande en quête de pâture,

Il faut qu'à la charogne ils soient tous parvenus !
La ronce, les ajoncs, les glands, les cailloux nus,
Autant d'obstacles... Bah ! leur patience endure
Tout ! jusqu'à la rafale aux souffles biscornus
Qui, souvent sur le dos, d'un seul coup les posture.
Ils emportent, crispés d'efforts, à la torture,
Souris, oiseaux, orvets lisses, crapauds grenus,
Pour eux meilleurs encor, surtout les bienvenus,
Quand leurs teinte et fumet chantent la pourriture.

Souvent, je les observe à regards soutenus,
Vrais fossoyeurs subtils, fouisseurs en miniature,
Enterrant dans leurs trous des squelettes menus
Et des cadavres gras, bien entiers, bien charnus,
Leur faisant à la fois le lit, la nourriture,
De la vie en ferments pour leur progéniture,
Et j'aime, admirateur de leurs soins ingénus,
Ces petits croque-morts de la grande nature
Qui vont par monts, par vaux, flairer à l'aventure,
Cherchant pour les enfouir des défunts inconnus.

LE CIRON

Corps sensible,
Si vivant...
Décevant
D'invisible,

Pur fantôme
Du menu,
Pour l'œil nu
Presque atome,

Le ciron
Va, vient, cherche,
Descend, perche,
Sûr et prompt.

Miniature
Du petit
Que nantit
La nature,

D'abondance,
De sens clair,
Et d'un flair
De prudence,

Il pâture
Où qu'il soit,
Reste coi,
S'aventure.

Être, objet,
Rugueux, lisse,
Il y glisse
Son trajet.

Il a tout :
Attitudes,
Habitudes,
Humeurs, goût,

Genre, usage...
S'il lui plaît,
Il est sage
Ou follet.

Il se livre
Au secret
Si discret
Des vieux livres.

Solitaire,
Clos, casé,
Tout grisé
De mystère,

Il vit là,
Dans leurs feuilles,
Se recueille
Bien à plat.

Sans témoin,
Dans cette ombre,
Dont s'encombre
Son recoin,

Tout poudreux
Des années,
Passe heureux
Ses journées.

Tel il est,
Particule,
Minuscule
Ou fluet.

Tel il erre,
Brin du brin,
Moins qu'un grain
De poussière.

Joli rien,
Rêve, existe,
Dors, subsiste,
Tenant bien

Ton manège,
Inconnu...
L'exigu
Te protège.

Mais, pressens
Les sévères
Ronds de verres
Grossissants,

Garde un doute,
Un frisson
De soupçon !...
Crains, redoute

Que sur toi,
La lentille
N'écarquille
Son œil froid.

LE BATEAU DES COCCINELLES

Les coccinelles passent l'onde
Sans leur petit vol nonchalant,
Le lac aux bords boisés, où leur espèce abonde,
Leur a fourni mieux qu'un chaland.

Ce bateau sûr, rapide ou lent,
Et le plus merveilleux du monde,
C'est un cygne : s'y rassemblant,
Elles voguent en chœur dans la lumière blonde
Qu'évente le zéphir tremblant.

Au gré de l'humeur vagabonde
Du bel oiseau flexible et blanc
Qui coupe, creuse et va troublant,
La grande nappe toute ronde,
Les coccinelles passent l'onde.

LÉZARD D'HIVER

En ce beau jour d'hiver qui joue au temps d'été,
Par l'extase de l'eau qu'un flamboiement irise,
Par l'azur cru du ciel, le velours de la brise,
Un tout petit lézard quitte sa cavité.

Presque illusionné, malgré l'herbe âpre et grise,
Se semblant à lui-même un peu ressuscité,
Il refrôle en stupeur de son train glissoté,
Un arbrisseau qui pèle, une mousse qui frise.

Mais vite refigé, tout roide, il reste à jeun
Devant les moucherons qui dansent comme en juin,
Et si bien sa torpeur léthargique l'emporte,
Qu'à mon pas, lui qu'un rien fait fuir si diligent,
Il demeure engourdi sur une feuille morte
Où la fiente d'oiseaux a mis son blanc d'argent.

Passe un pauvre à bissac qui dit : « L'ciel vous conserve ! »
Puis avec un accent bonhomique et narquois
Il ajoute en lorgnant la bête que j'observe :
« Y a pas ! Faut q'ça croupisse à l'époque des temps froids
I' s'est trompé d'saison ! C'est que'qjeune ! Si d'hazard
Les morts rentr' pour un temps dans leur personne ancienne,
M'est avis qui doiv' êtr' caillés comme ce lézard,
Quand c'est la premièr' fois qu'i r'viennent ! »

LE PETIT LÉZARD GRIS

L'âme des mètres de cailloux,
C'est la rapiette charmante,
Glissant magique, sans froufrous,
Gracieux éclair qui les hante,
Ses flancs battant à petits coups,
Elle y brille et les diamante,
Les anime, les mouvemente.
Leur scintillement jaune et roux
D'un frisson lumineux s'augmente
Si peu qu'elle quitte ses trous.

On va, lourd piéton que tourmente
L'ennui poudreux des soleils fous,
Aux regards s'allonge opprimante,
Blanchâtre, entre des pays flous,
La grand'route où marquent vos clous.
Un lézard luit : tout s'agrémente,
Et vous bénissez d'un œil doux
L'âme des mètres de cailloux.

LA SALAMANDRE

Je reviens, comme j'ai coutume,
Par le chemin des bois. Il pleut,
Mais si doux! Le ciel, toujours bleu,
Rit à l'air que le vent parfume.

Sur le sol charbonneux s'embrume
Un brasier qui meurt peu à peu.
Çà et là, brûlant comme il peut,
Du rondin noirci claque et fume.

Tout à coup surgit au milieu,
D'un jaune que la braise allume,
Un gros lézard-crapaud qui hume
La respiration du feu.

On dirait qu'il trouve aux tisons
La même fraîcheur qu'aux gazons,
Et je me dis, sans m'en défendre,
Aux cris du hibou qui se plaint,
Que certains soirs l'Esprit malin
Doit se changer en salamandre.

LA PETITE AME

Au fond du ravin jaune-soufre,
C'est un gigantesque chaos
D'arbres verdoyants, bas et hauts :
Toute une forêt dans un gouffre !

La lumière, comme enterrée,
Devient pénombre en cet endroit,
Le soleil y rôde, mais froid,
Au milieu d'une horreur sacrée.

Tout a suspendu son langage,
Oiseaux, insectes, frondaison ;
Soudain, rauque, s'élève un son
Évocateur du marécage.

Un chant de grenouilles ! Je cherche...
Toujours, ici, là, m'attirant,
Son cri de ventriloque errant
Fuit l'arbre où je crois qu'elle perche.

La rainette à la fin trahie
Par le tout proche de sa voix,
Au fond du ravineux grand bois,
Se montre à ma vue ébahie.

En un recoin de petit chêne,
Sur la feuille, collée à plat,

Elle se dérobe à l'éclat
Du rayon tamisé qui traîne.

Chacune a le frisson discret,
C'est deux feuilles jointes, ce semble,
Dont la seconde à peine tremble
Sous la première qui vivrait.

Mystérieuse de l'extase,
D'un ton plus clairet que celui
De la ramure, elle y reluit
Dans une brume qui la gaze.

En leur cercle d'or ses prunelles,
A force de limpidité,
D'indifférente fixité,
Semblent des choses éternelles.

Ma contemplation lui trouve
Un charme étrange... Elle la couve !
Et je me dis, tant qu'elle dure :
La voilà ! Je l'ai découverte
La toute petite âme verte
De cet abîme de verdure.

LE SCORPION

Le scorpion ! l'araignée oisive, en fait de trame,
Ourdissant jour et nuit sa piqûre à pointer,
Créé pour recommettre et pour recomploter
Un mal dont son mystère augmente encore le drame.

Toujours, à son aspect, se serrent vos vertèbres,
Au fluide glacé de l'électrique effroi
Il apparaît oblong, aigu, noueux, étroit,
Éclairé par six yeux et couleur de ténèbres.

Au bout de ce corps noir mesurant plusieurs pouces,
Son arme, courte aiguille avec son petit trou,
Un dard guette-menu, mais flexible et dur, où
La sève du venin éternise sa pousse.

Et quel venin ! quel suc écrémé des poisons !
Ayant pour seul seigneur-roi : l'acide prussique,
Quintessence, élixir suprême du toxique,
Qui s'embusque blotti, jusque dans les maisons.

Aspic rouge ou vipère entrant dans les demeures,
Ou serpent dont l'écaille aux tintins éperdus
Semble sonner les glas de ceux qu'il a mordus,
N'ont pas ce venin sûr qui supprime en deux heures.

Cette liqueur glaçant la vie où qu'elle tombe,
Qui tuerait le vampire et la mouche à charbon...
Est bien à lui. La mort couve pour tout de bon
Dans ce dard qui devient le stylet de la tombe.

Observez celui-là qui cuve son extase
Dans un louche et blafard marécage de joncs,
Tout sabreux de roseaux, tout barbelé d'ajoncs.
Il frémit, bouge et part de sa motte de vase,

Son ventre fait jouer sa lame en dents de peigne
Qui l'élève du sol et le rend plus dispos,
Torpide encore il suit, du pas gourd du crapaud,
Son cheminet trop creux pour qu'un rayon s'y baigne.

C'est sa sécurité qui le rend mal ingambe,
Mais qu'il soit en éveil sur un croûteux terrain,
A même le limon, et brusquement son train
Change en fuite d'éclair l'endormi de sa jambe.

Ingrat pour le climat qui chauffe sa contrée,
Fait les germes subtils et fermentés si fort,
Il va, se complaisant au brouillardeux qui dort
Sur les sables moisis et la pierre enterrée.

Ce scorpion, fou du meurtre auquel il se consacre,
Resté tout seul d'un tas de ses pareils affreux
Qui, fermés dans un trou, se sont mangés entr'eux,
A pompé sa couvée au sortir du massacre.

Il pouvait la porter sur son dos, l'élever,
Il l'a bue. Et tant mieux ! car il peuple avec rage,
Si remultiplié, grouillant, que tout courage
Devant tant de venin n'a plus qu'à se sauver.

En goût de ce sang frais dont son suçoir s'humecte,
Venant de digérer à peine des petits,
Il a, pour recreuser ses profonds appétits,
Sa chasse qui s'étend au plus petit insecte.

Donc, épiant, il vague où son humeur l'emporte.
Inutiles, ses bras d'anguleuse longueur,
Et sa main d'écrevisse, âpre, en forme de cœur,
Pour agripper d'un coup charançon ou cloporte...

Non! c'est avec son dard, mauvais si peu qu'il touche,
Visant dans tous les sens, aussi juste que fin,
Qu'il pique, foudroyant, le choisi de sa faim,
Et puis sa queue en arc le conduit à sa bouche.

Quelqu'un vient, cherchant l'ombre, avant de se coucher,
Inspectant, aux aguets, mais précaution vaine !
Déjà, sans qu'il s'en doute, a passé dans ses veines
Tout le jet venimeux si preste à se lâcher.

Plus de proie en ce lieu, le scorpion déménage,
Et lui, l'hôte rampant des masures au frais,
Court sur ce sol en feu, le cuisant de si près,
Par désir de l'embûche et par soif du carnage.

Voilà qu'un colibri que le soleil allume
L'attaque. Mais le dard se recourbe et l'atteint,
Et l'oiseau va finir son trépas clandestin
Au bord de la fontaine où se miraient ses plumes.

Or l'immense araignée aux toiles incarnates,
Le soir a tendu l'air, terre et cieux; le scorpion,
L'ogre assassin, le monstre empoisonneur espion,
Dans sa fatalité, regagne ses pénates.

Mais avant, deux fois noir d'ombre et de sa nuance,
Chez l'homme il introduit son attentat savant,
Y rentrant comme l'eau, la poussière et le vent,
Dont il a la magique et sourde insinuance.

Enfin! sur ses graviers que l'humidité ronge,
Le bon sommeil reprend l'innocent scélérat,
Émule en guet-apens du sinistre cobra,
Frère en venin sournois de la perfide oronge,

Abominable bête, et pourtant par les flaques,
Fileur du songe errant, dans sa manière à lui,
Il goûte le silence, il savoure la nuit,
Hume comme un encens la vapeur des cloaques.

On ne reproche pas, sans trop la méconnaître,
A la cause première un criminel effet.
N'est-il pas compensé, le plus de mal qu'il fait,
Par tout le plus de bien que peut faire un autre être ?

La nature, par tant d'amour et de beauté,
Mérite si fervent l'hommage d'un cœur juste,
Qu'elle peut bien, avec un insecte-locuste,
Triompher dans l'horreur et la perversité.

LE RAT D'EAU

Le rat d'eau, s'éveillant au tapage des geais,
Reparaît sur le bord; il est d'un noir sans tache;
Deux petites perles de jais
Sont ses deux yeux mutins éclairant sa moustache.
Il rampe un instant, se recueille,
Et puis recommence au hasard,
A terre, sur la branche, entre l'herbe et la feuille,
Son glissotement de lézard.
Pas de zigzags qu'il ne décrive
Autour de l'arbre, au bord des eaux,
Preste, il descend par les roseaux,

Et remonte par la sous-rive.
L'aigu de son museau, le prenant de sa griffe,
Ses tassements souples, adroits,
Font qu'il passe à son gré par des fourrés étroits,
Où son poil s'aplatit, s'accroche et s'ébouriffe.
Partout il veut s'insinuer,
Si furtif, si court dans ses pauses
Qu'il a vraiment l'air de jouer
A cache-cache avec les choses.
Mais fatiguée enfin et se croyant bien seule,
La bête, entre deux joncs, va se mettre à songer,
Quand la loutre apparaît, flottante sans nager,
Puis plonge et ressort vite un barbeau dans la gueule.
Très chipotière à sa façon,
L'ogresse avec lenteur décharne son poisson,
Mange la chair et part en laissant tête et queue.
Mais le rat d'eau l'a vue et de ces restes là
Lui, pas fier, se fait un bon plat
Dès le soir, sous la lune bleue.

LES RATS

Au vieux grenier cuisant
D'où le chat est absent,
Le soir d'été descend
        Languissant.

Par son chaume en haillons
Dardant de beaux rayons,
Vaporeux tourbillons
        Vermillons.

Le grenier dévasté
Saigne sa pauvreté,
De la rouge clarté
Tout teinté

Puis, par degrés, gris, vert,
Blanc, de moins en moins clair,
Son jour meurt et dans l'air
Brun se perd.

L'homme ronfle en ses draps,
Alors sortent les rats,
Aussi fins scélérats
Que peu gras.

Grisâtres, bruns et roux,
Moustachus peu ou prou,
Ils font près de leurs trous
Des froufrous.

Guetteurs astucieux,
Museau malicieux,
Petits pieds, petits yeux
Anxieux,

Queue énorme et d'un rond,
Et d'un chauve et d'un long !
Par ce temps lourd de plomb
Tous ils vont

Glissant, rampant, par saut,
En lézard, en oiseau,
En serpent, en crapaud ;
C'est qu'il faut,

Puisqu'en train de ronger
On peut les déranger,
Veiller, toujours songer
Au danger.

Quittant le plancher mûr,
Ils courent sur les murs,
Les soliveaux obscurs
Jamais sûrs,

Chacun se demandant :
Qu'y a-t-il là dedans,
Du fer ? soyons prudents
Pour nos dents.

Le bois serait plus mou,
Mais on en prend dégoût,
En grignoter ce bout,
C'est beaucoup.

Tant de jeûnes subis
Les rendent décrépits,
Ils mangent accroupis
Des habits,

Puis de méchant papier
Si vide à leur gésier
Ne cessant de veiller,
D'épier.

Mais enfin déroidis,
Ils reprennent hardis
Tous leurs instincts maudits
De bandits.

Parmi fagots tortus
Et poussiéreux fétus,
Assez leurs cris pointus
Se sont tus.

Maintenant, tout de bon,
Piaulent ces vagabonds
Qui dansent, font des bonds
Furibonds.

Cela grouille, s'ébat,
Ici sur un vieux bât,
Là sur un vieux grabat
Fait sabbat.

L'araignée avec soin
Remonte de son coin
Reste en haut leur témoin
De très loin.

Ils roulent des poinçons,
Ils traînent des tessons,
Et tout à coup, ils sont
Des frissons,

Des éclairs sans éclat,
De petits démons plats,
En quête çà et là
D'un gala.

Ce vacarme qui meurt
Et renaît plus frappeur
Emplissant la torpeur
De rumeur.

Il a je ne sais quoi
D'humain lourd, maladroit,
De furtif et de froid.
Et l'on croit

Aux bruits se promenant
De voleur tâtonnant,
De fous, de revenant,
Ricanant.

Mais derrière ce fil
Qui pourrit par trop vil,
Comment eux, si subtils,
Se fait-il

Qu'ils n'aïent pas encor vu
Dans leur trotte-menu
Ce mets quasi charnu
Si connu

Du cuir de cordonnier
Et même de sellier,
Des brides, des souliers
Presque entiers.

Attablés les voilà
Plantant la dent et la
Griffe, prenant du plat.
Jusque là !

Tout à s'épanouir,
A bien se réjouir,
Ils ne veulent plus fuir
Du bon cuir.

A peine se mouvant,
Ils digèrent devant,
D'un regard triomphant
Le couvant.

Puis, fiers comme pachas,
Ils font des entrechats
En n'ayant plus déjà
Peur du chat.

Ils ont raison, leur nuit
S'écoule sans ennui,
Et la lune reluit
Aujourd'hui,

Magique en son quartier,
Faisant du vieux grenier
Le gîte singulier
D'un sorcier.

LE CHAT

Égoïste ombrageux de tout son corps qui vibre,
De tout l'instinct si froid qui lui sert de raison,
Il vous hante et vous fuit, n'est dans votre maison
Qu'un démon familier, lunatiquement libre.

Il vous paye en magique, en luxe, en poésie,
Sans jamais abdiquer ses sauvages besoins.
Son acceptation de vous et de vos soins ?
Gourmandise, intérêt, rapace fantaisie.

Sous sa peau de velours qui recèle du feu
Et communique aux doigts des frissons qui les grisent,
Il promène élastique, à la fois spectre et dieu,
Un fluide dont l'air et l'objet s'électrisent.

Sa vue inspire l'art, solennise l'étude,
Et l'ermite s'oublie à le considérer,
D'autant plus fascinant qu'il a pour l'encadrer
La vétusté, le deuil, l'ombre et la solitude.

Son mouvement trahit la Fée ou le Génie,
Et sa torpeur vous semble un sommeil enchanté,
Partout il est la grâce, il est l'étrangeté,
Le charme, l'inconnu, le faste et l'harmonie.

Qu'importe ! on lui pardonne astuce et malfaisance,
Puisque dans nos logis ce fier prestigieux
Dégage de l'énigme et du passé très vieux,
Met du surnaturel par sa seule présence.

Il incarne en beauté le mystère sournois,
De l'onde ayant l'errant, l'onduleux, l'indolence ;
De la femme, les nerfs, le regard, le minois,
Avec l'éclair du geste et le pas du silence.

Des ténèbres, sa chère atmosphère, où reluit
Son œil, fixe carreau de sa pensée obscure,
Il semble rapporter le secret qu'il figure,
Rentre au jour avec les allures de la nuit,

Et tandis qu'à ses cris d'amour, jusqu'en votre âme
Hurle, grince et gémit toute l'horreur du drame,
Son miaulement d'ennui vous caresse le cœur.

Et berceur plus sorcier, avec plus de longueur,
Le songe file en vous sa quenouille de gaze,
Quand le ronron félin vient en rythmer l'extase.

CONVOITISE

Près de l'âtre, assis droit, la queue en demi-cercle,
Sur ses petits pieds de devant,
Le chat est le voisin ronronneur et rêvant
D'une braisière sans couvercle.

De temps en temps, son poil ou son oreille vibre...
Puis, le voilà presque voûté,
Si dormant que parfois il penche d'un côté
Comme s'il perdait l'équilibre.

Or, pendant qu'il sommeille, une métamorphose
S'opère... Au lieu du vieux fricot
Mijotant sur la cendre, un succulent gigot
Cuit à la flamme longue et rose.

Par degrés, aux senteurs de l'ail et de la viande,
Le chat, toujours moins engourdi,
Tressaille, puis bâillotte, et, presque déroidi,
Hoche un peu sa tête friande.

A petits cherchements, flairant la graisse frite,
Se baisse le nez du minet
Dont le réveil s'achève et qui la reconnaît,
La broche avec sa lèchefrite !

Alors, les yeux gourmands, plein d'envie, il se hausse
Pour voir le beau rôti qui, déjà si dorant,
Avec tant de lenteur tournique, tout pleurant
Des gouttelures de la sauce.

LE GRAND CHAT PÈCHEUR

Ichthyophage errant, braconnier jusqu'aux fibres,
Il suit rivière ou lac, ruisseaux pleins ou taris,
En scrutant les recoins de ses yeux vert-de-gris,
Entre l'ajonc qui rève et le roseau qui vibre.
Penché sur l'onde, il sait garder son équilibre
Et prend de beaux poissons d'or fauve et d'argent gris,
Un peu de toute espèce et de tous les calibres,
Mais les vérons lui font ses repas favoris.
Vivent les goujons crus ! il les préfère aux frits
Qu'il laisse aux tristes chats trop vils pour être libres.
En lui-même il s'en veut, se raille, se dénigre,

Quand la glace l'oblige à manger des souris.
Il lui faut son fretin, sa blanchaille à tout prix !
Aussi, l'été venu, chaque jour il émigre
Aux bons ravins herbus, caillouteux et fleuris,
Où tel vieux paysan surpris
En le voyant s'exclame : « Bigre !
Allons-nous-en ! Ou me v'là pris !
C'grand matou, c'est p'têt' ben un tigre !... »

SOLILOQUE DU CHAT MAIGRE

Venant de se battre avec une pie,
Soliloque tout fier, le grand chat long et sec,
Ses coups d'ongles ont eu raison des coups de bec.
Voilà ce que dit la bête accroupie :

Si mon poil s'ébouriffe,
Sa plume est une chiffe,
Et qu'elle se rebiffe
Je regriffe.

Mais ce mauvais gibier
Là-bas, dans un bourbier,
Se traîne estropié
Des deux pieds.

Encore de la gloire !
La margot blanche et noire
Gardera ma victoire
En mémoire.

Je suis maigre un peu trop,
Laid, mal fait, bah ! mon trot,
C'est l'éclair. J'ai des crocs
Pas bien gros,

Oui, mais quelle pinçure !
Ils creusent la blessure
Décochent la morsure
Preste et sûre,

Et comme ils sont d'accord
Pour la fraude et la mort
Avec mes ongles forts
Et retors !

Au recoin qui s'enfume
De vapeur ou de brume
Mon œil vert s'accoutume
Et s'allume.

J'entends le bruit nombreux
Ou seul, le ténébreux,
Le muré, le terreux,
Le plus creux.

Je suis souple d'échine,
Et toute ma machine
Est de bonne origine,
J'imagine.

Car, dur comme du fer,
Je vis l'été, l'hiver,
Par le temps noir ou clair
Au grand air.

Sans que la faim sévisse
Pour chasser, j'ai du vice,
De ses trous, je dévisse
L'écrevisse.

A même le sillon
Je prends le papillon,
Sur l'arbre l'oisillon
Frétillon.

Si courante et si fraîche,
La rivière est revêche
A mes pattes, n'empêche
Que j'y pêche,

Tout prêts, mes ongles sont
Courbés en hameçon,
J'agrippe à ma façon
    Le poisson.

Mais tel jour se dévide
Où, vainement perfide,
Je vagabonde avide,
    Ventre vide.

Vais-je me condamner
Tout le soir à jeûner,
A nuitamment flâner
    Sans dîner ?

Non pas ! je rentre au gîte.
Les gens, je les évite,
Cauteleux j'ingurgite
    Et pars vite.

Les chats, mes commensaux,
Qui, trop lourds pour les sauts,
Veulent de fins morceaux
Sont des sots.

Ils payent l'abondance,
De leur indépendance.
Sous leur nez, le rat danse
Sans prudence.

Et gai, le grillon sur
La suie, au long du mur
Va d'un glissement sûr,
Craquant dur.

Leurs yeux qui s'émerveillent
D'ombres toujours pareilles
S'hébètent. Leurs oreilles
S'ensommeillent.

N'ayant plus goût au jeu
Dormir est tout leur vœu,
Ils se cuisent au feu
        Peu à peu.

Cette béatitude
Qu'ils ont sans solitude
Prend de la servitude
        L'habitude.

Il leur faut paresser,
Aller sans se presser,
Par chacun se laisser
        Caresser.

A cette vie épaisse
Toute leur vigueur baisse,
Et leur orgueil s'affaisse
        Dans la graisse.

Au contraire, excité
Par la nécessité,
Moi je garde fierté
Et santé.

Tout me blesse dans l'homme
Même doux, il m'assomme,
Et je le hais en somme.
Voilà comme

Je vis : sans foi ni loi,
Mangeant n'importe quoi
Jusqu'à des serpents froids
Dans les bois.

Mais, sauvage, ma fibre
En plein espace vibre,
Tout l'être en équilibre
Je suis libre.

Et là-dessus pas fou
Je vais, sachant bien où,
Courir le guilledou.
Mi-a-ou!

LE CHAT BLANC

Ce majestueux gros chat blanc,
A toison laineuse et compacte,
Est atteint de la cataracte
Qui lui donne le pas tremblant.

Il va, d'un air gauche et frileux,
Sur les planchers et sur les pierres,
Tenant ouvertes ses paupières
Et montrant fixe ses yeux bleus.

8.

Hélas ! il n'y voit pas du tout,
Et son vieux maître n'y voit guère,
Cependant chacun d'eux naguère
Eut des yeux perçants comme un loup.

Ah dame ! ce maître en a soin
De l'angora couleur de neige,
Il le gâte, sert et protège
Sa fantaisie et son besoin.

Il voulut que l'aller-venir
Du matou n'eût aucune gêne,
Qu'à l'aise en son ancien domaine,
Il pût rôder de souvenir.

Donc, s'il revoyait la clarté,
Ce chat trouverait chaque chose
Conservant sa place et sa pose,
Telle qu'avant sa cécité.

D'ailleurs, il garde sa vigueur
Intacte comme son adresse,
Il a des heures de paresse,
Jamais un moment de langueur.

Puis le passé hante à foison
Sa bonne mémoire de bête,
Il voit lumineux, dans sa tête,
Tous les êtres de la maison.

Par lui, leur frôleur familier,
Cloisons, tentures sont perçues,
Il connaît toutes les issues,
Sait le balcon et l'escalier.

Son dirigement, au dehors
Comme au dedans, vous émerveille.
Son odorat et son oreille
Remplaçant presque ses yeux morts,

Il s'avance et, sans se heurter,
Passe d'une pièce dans l'autre,
Sur tel lit s'élance et se vautre,
A tel meuble va se frotter.

Sentant qu'ici la vision
A toujours le même spectacle,
Il va, sans redouter l'obstacle,
Sûr, bien qu'avec précaution.

A cet endroit qu'il a pensé,
Il sonde, il tâte avec sa patte
Aussi sensible et délicate
Qu'un bâton d'aveugle exercé.

Raisonnable à force d'instinct,
Prudent et sagace, il se guide
Dans une obscurité liquide
Où l'objet lui semble distinct.

Il sort un peu, chasse parfois,
Et le grenier qu'il idolâtre
Est encor souvent le théâtre
De sa ruse et de ses exploits.

Tel il vit, flâneur carnassier,
Contentant sa faim et son somme,
Seule société d'un homme
Qui l'aime et sait l'apprécier.

Puisses-tu longtemps subsister,
Compagnonnage misanthrope
D'un chat aveugle et d'un vieux myope,
L'un pour l'autre heureux d'exister.

LA SOURIS BRUNE

Le petit chat qui ne sait pas,
A pris pour une souris brune
Un crapaud que le clair de lune
A fait sortir de son mur bas.

Dos oblique, pattes pliées,
Ses flancs battant égaux, bien doux,
Comme son goître, à petits coups,
La pauvre bête extasiée

Là, dans la plus morte des poses,
Figeant son accroupissement,
Regarde le vague dormant,
Écoute respirer les choses.

Le chat, de ses prunelles vertes,
Guigne le crapaud qu'il voudrait ;
Il tourne autour, reste en arrêt
Devant lui qui demeure inerte.

Il s'en approche, mais sans hâte,
Est-ce une bête ? Est-ce un objet ?
Il le flaire et, patte en crochet,
A reculons, preste, il le tâte.

S'il eut souvent plus d'une rixe
Avec maint rat récalcitrant,
Celui-là n'est pas rassurant
Par son immobilité fixe.

A la fin, sous la grande lampe,
Ayant assez bu de stupeur,
Le crapaud sort de sa torpeur,
S'ébranle pesamment et rampe.

Oh ! c'est bien encore pis ! Alerte
Devant ce mulot limaçon,
Le petit chat, pris d'un frisson,
Abandonne sa découverte.

Et, tandis que l'autre gravite
Vers les trous du vieil escalier,
Lui va chercher dans son grenier
Des souris qui marchent plus vite.

LE CHAT

Par le muet et le cafard
Du pas, de la miaulerie,
Par la louche câlinerie
Du mouvement et du regard,

Le chat vous prend. Fauve et mignard,
Il a de la sorcellerie ;
Son surgissement quelque part
Met du songe et de la féerie.



J'aime ce féroce bénin,
Moitié miel et moitié venin,
Ambigu des pieds à la tête,

Et cet hypocrite parfait
Plus d'une fois m'a fait l'effet
D'une Circé changée en bête.

L'ESPRIT FÉLIN

Ce petit chat tout noir à la prunelle verte
Doit avoir une âme de chien ;
Il chasse, il arrête si bien,
Flairant, patte levée et la gueule entr'ouverte.

Mais le plus surprenant c'est que son pas alerte
A toute heure s'emboîte au mien,
Avec moi part et s'en revient,
Me talonne partout dans la brande déserte.

Sur mon allure il piète, il rampe,
Saute, escalade, prend le trot,
Pour moi cuit au soleil, sous l'averse se trempe.

Est-ce un diable, un Esprit ? Je finis par le croire,
Car, positivement, elle me poursuit trop
Cette petite bête noire.

CROQUIS DE CHAT

Pour grimper sur le grand prunier
Et somnoler sur la margelle
Du vieux puits, le chat, par l'échelle,
Est descendu de son grenier.

Et jusqu'à terre, tout du long,
Il miaule à chaque échelon.
Son petit museau se redresse,
Il flaire un peu d'où le vent vient,

Puis tout à coup il se souvient
De la viande et de la caresse,
Sur la chaise il ne fait qu'un saut
Dans la cuisine, près du seau.

Là, sans même qu'il s'ébouriffe
Ou bouffe en bossuant son dos,
Contre le chien cherchant un os
Dans la paille il se fait la griffe
A l'intention des souris.
Ouvrant, fermant ses ongles gris,
Écoutant ronfler la bouillote,
Il bâille ou plutôt il bâillote
Et faisant son ronron
S'endort en demi-rond.

ÉTUDE DE CHAT

Longue oreille, des crocs intacts, de vrais ivoires,
Le corps svelte quoique râblu,
Son beau pelage court et gris à barres noires
Lui faisant un maillot velu ;

Des yeux émeraudés, vieil or, mouillant leur flamme
Qui, doux énigmatiquement,
Donnent à son minois le mièvre et le charmant
D'un joli visage de femme.

Avec cela rôdeur de gouttières, très brave,
Fort et subtil, tel est ce chat,
Pratiquant à loisir le bond et l'entrechat,
Au grenier comme dans la cave.

Aujourd'hui depuis l'aube, ayant bien ripaillé
Au vieux château qui le vit naître,
Il est, sur son fauteuil poudreux et dépaillé,
Accroupi devant la fenêtre.

Il pleuvasse un peu, mais pour ce craintif de l'eau
L'ondée a trop de violence ;
Il reste au gîte, y fait son ronronnant solo
Dans la musique du silence.

Confit en sa mollesse, il peine à s'étirer,
Piète, sort sa griffe, la rentre ;
Pour le moment, sans puce, et gavé son plein ventre,
Il n'a plus rien à désirer.

Une poussière ayant picoté son nez rose
Il éternue, et comme un loir,
Il s'étend paresseux, chargé de nonchaloir,
Et genoux pliés se repose.

L'œil mi-clos, rêvassant plutôt qu'il ne sommeille,
Gardant l'ouïe et l'odorat,
Il guigne le grillon du mur, flaire le rat,
Écoute ronfler une abeille.

Le temps passe, à la fin, de sieste en somnolence,
Il s'endort, puis, se réveillant,
Se rendort de nouveau, se réveille en bâillant,
Tant qu'il sort de son indolence.

Il toussote, se mouche et se désassoupit,
Bombe son échine et la creuse
En redressant sa queue alerte, toute heureuse
D'avoir terminé son répit.

A l'œuvre maintenant! toilette et gratterie
L'absorbent tout entier. Le chat,
Si propre tel qu'il est, si bien peigné déjà,
Se lisse avec coquetterie.

Que par hasard un poil se colle sur sa langue,
Pour l'avaler, le miauleur
Grimace en mâchonnant, fait comme un beau parleur
Qui s'empêtre dans sa harangue.

A piochement de tête onduleux, brusque et drôle,
Il se râpe le bas du cou;
Des griffes et des dents il insiste beaucoup
Aux démangeaisons de l'épaule.

Son opération, d'un arrêt s'entrecoupe :
Il tend son regard et son flair,
Et le col et les reins en arc, la cuisse en l'air,
Lèche les abords de sa croupe.

Sans voir ce que la pluie en tapotant gribouille
Sur la crasse de son carreau,
Il humecte longtemps le caoutchouc noiraud
De sa patte, et se débarbouille.

Éveillée à présent, mutine, se détache
Sur un fond d'ombre vague aux clairs-obscurs tremblants,
Sa frimousse qui montre espacés et tout blancs
Les poils raides et droits lui servant de moustache.

Mais la pluie a cessé. Quelqu'un entre soudain.
Le matou sort d'un bond, gagne cour et jardin,
Et bientôt on le voit marchant à pas tranquilles
Au long du vieux chenal, sur la mousse des tuiles.

CHAT ET CHIEN

Ensemble ils sont tellement bien
Qu'adorant tous deux la rataille
Ce même goût leur est un lien
Au lieu d'un sujet de bataille.

Tous deux ils ont l'instinct vaurien,
L'humeur fourbe, la dent canaille,
Ils sont voleurs, ça ne fait rien !
Que tout à coup le chien s'en aille,

Le chat met son pas sur le sien :
Si le chat disparaît, le chien
Le cherche, s'inquiète et braille.

Au-dedans, même va-et-vient,
Côte à côte ils s'épucent, bâillent,
Et l'un près de l'autre se tient
Sur la chaise qu'ils désempaillent.

Bref, égaux en tout jusqu'en taille,
Le grand chat et le petit chien
Font mentir le proverbe ancien
Et leur bonne entente le raille.

MORT DE PISTOLET

Mon fidèle partout, sûr en toute saison,
Par qui je ruminais des chimères meilleures,
Ma vraie âme damnée, humble à toutes les heures,
Mon ami des chemins comme de la maison.

Mon veilleur qui, pour moi, faisait guetter son somme,
Qui, par sa tendre humeur, engourdissait mon mal,
M'offrant sans cesse, au lieu du renfermé de l'homme,
Dans ses bons yeux parlants, son âme d'animal.

Il repose à jamais là, mangé par la terre,
Mais je l'ai tant aimé, d'un cœur si solitaire,
Que tout son cher aspect, tel qu'il fut, me revient.

L'appel de mon regret met toujours à mes trousses,
Retrottinant, câlin sous ses couleurs brun-rousses,
Le fantôme béni de mon pauvre vieux chien.

LE CHIEN NOIR

Le corps en demi cercle et le bout du museau
Joignant sa cuisse maigriotte,
Le chien sommeille au bruit ronronnant d'un fuseau
Tourné par une main vieillotte.

Imperceptiblement son flanc qui se soulève
Montre juste qu'il n'est pas mort ;
Par instants, il respire humainement très fort,
Et tout à coup voici qu'il rêve.

Ce n'est assurément ni lièvre, ni renard
Qui lui donnent ce cauchemar,
Et la bonne femme s'épeure

Et se signe le front, tandis que le chien noir
Pousse un long cri de désespoir,
Un horrible aboiement qui pleure.

LE RENARD ET LA POULE

Par un temps gris terne où lézard,
Ruisseau, gravier, rien ne scintille,
Un renard trottine au hasard,

Chassant distrait, d'un pied musard,
Guignant l'arbre où l'oiseau sautille,
Écoutant le marais bavard.

Râblé sec, flancs plats, pauvre en lard
Sous le poil rouge qui l'habille
Et plus ventre creux que pansard,

La queue ample, museau fouinard,
Oreille en pointe, œil clair qui vrille,
Tel il s'avance, goguenard.

Sans souci de ses ruses, car
Il sait que son sac en fourmille,
A mi-gueule, il rit papelard.

Pourtant, il n'a vu nulle part
Miel, gibier, raisin qui pendille,
Et le jour touche à son départ.

Mais soudain, quel fumet, quel nard
Monte à son nez qui s'écarquille !
De la volaille ! Oh ! le veinard !

Le vieux matois rampe cafard,
Souple et muet comme une anguille.
— La poule a senti le renard

Et du gloussement, du regard,
Hèle sa petite famille
Buissonnant, follette à l'écart.

Chaque poussin, d'un air fuyard,
Vers sa mère, en hâte, boitille,
Et devant leur tas piaulard,

Elle, fière, d'aspect hagard
Se hérisse, son œil pétille
Et voilà qu'au fond du brouillard

Apparaît l'ogre. C'est trop tard...
Non ! la tendresse l'émoustille,
Elle s'abat d'un vol criard

Droit sur sa tête comme un dard
Et plante son bec en faucille
Dans les yeux jaunes du gaillard.

Et tandis que le vieux renard
Aveuglé tourne et se tortille
N'étant plus du tout goguenard,

La poule dans le jour blafard
Rentre à la ferme où regrappille
Son petit monde frétillard.

LA CHANSON DES BOUCS

Nous sommes les amants ravis,
Toujours prêts, jamais assouvis,
Les plus féconds dans la nature,
Ensemenceurs de géniture.
Pour saillir net et d'un coup ! Flouc !
A nous l'honneur ! Vive les boucs !

En amour, jamais déconfits,
Nous tiendrions tous les défis.
A l'étable et sur la verdure

Nous sommes toujours en posture
Oblique sur les chèvres : Flouc !
Nous les grimpons ! Vive les boucs !

Les plus durs sentiers sont suivis,
Les plus hauts rochers sont gravis
Par nos élans, si d'aventure
Nous reniflons dans la pâture
L'odeur de la femelle ! Flouc !
Nous nous ruons ! Vive les boucs !

Et pourtant nous sommes maudits,
Fils du Diable à ce qu'on assure
Nous symbolisons la luxure.
Eh bien ! tant mieux ! Allons-y ! Flouc !
Vive l'Enfer ! Vive les boucs !

LE VIEIL ANE

Sa prunelle qui fut limpide
Exprime en son vitreux noyé
L'accablement stupéfié,
La résignation torpide.

Ratatiné de long en large,
Très vieux, infirme, il se maintient
Dans le tourment quotidien
Des coups, du jeûne et de la charge.

Sa croix noire sur ses reins gris
Est encore des mieux marquées,
Mais ses côtes, saillant arquées,
Semblent cercler ses flancs meurtris.

Ses fatigues, toujours pareilles,
Aujourd'hui, demain, comme hier,
Ont fait perdre leur aspect fier
A son cou comme à ses oreilles.

Celui-là tortueux se tend
Vers ses pieds, champignons de corne ;
Celles-ci ploient leur longueur morne,
Tombent flasques en s'écartant.

Tout à l'aise la mouche pique,
La teigne mange à belles dents
Son ventre si creux en dedans
Qui pend chenu, presque hydropique.

Coudant ses jambes si peu hautes,
Il a l'air de crouler. Son dos
Tout encoché par les fardeaux
Se cintre au rebours de ses côtes.

Assurément, il est entier,
Mais jamais plus il ne le montre
A la femelle qu'il rencontre
Sur la route ou par le sentier.

Il pleure son ardeur éteinte
Par son mutisme sépulcral,
Ou par un hi-han guttural
Qui tient du râle et de la plainte.

Jadis, ses dents à coups égaux
Rhythmaient son broutement avide,
Maintenant sa mâchoire est vide
Et n'a plus même de chicots.

De son mieux il suce, il triture
Herbe ou grain qu'il ne peut broyer ;
C'est à force de la mouiller
Qu'il avale sa nourriture.

Et tandis que sa tête blanche
Se laisse de plus en plus choir,
Sa queue est un vain émouchoir
Dont il ne reste que le manche.

Cette ruine m'intéresse,
J'aime ce baudet dévasté
Et j'ai pour sa difformité
Une pitié qui la caresse.

Nettement peinte et prononcée,
Sa silhouette m'apparaît
Et, comme un cauchemar secret,
Est vision dans ma pensée.

Demeuré longtemps sans le voir,
Là, par hasard, à l'improviste,
En un marécageux coin triste,
Je le retrouve enfin ce soir.

Moutons et vaches se rassemblent,
Sans paître, il reste éloigné d'eux,
Il va d'un boitement hideux
En cognant ses jarrets qui tremblent.

Ses pieds de devant à la chaîne,
Se levant tous deux à la fois,
Il saute raide comme en bois,
Et puis retombe et se retraîne.

Seul, hélas ! du petit troupeau,
Il s'appareille à la ravine,
Montrant ses rocs sous son épine,
Comme lui, ses os sous sa peau.

Tout le lugubre de l'endroit
En cet infortuné s'incarne,
Sa forme encore se décharne
Avec la clarté qui décroît.

Spectral sur l'ombre déjà noire,
Maudit, sinistre, à l'abandon,
Il rampe affreux près du chardon
Trop impossible à sa mâchoire.

Et l'horreur me prend à la fin,
Je me sens l'âme épouvantée
Par cette maigreur qu'ont sculptée
Le temps, le travail et la faim.

En frémissant je me retire ;
Dans la nuit, la brume et le vent,
Me suit le squelette vivant
De la pauvre bête martyre.

LES DEUX COMPAGNONS

Cet énorme cheval et ce tout petit âne,
Frères en coups de fouet, en jeûnes, en labeur,
Ont pris les mêmes airs d'angoisse et de stupeur,
Pensent le même effroi dans la nuit de leur crâne.

A force de tirer côte à côte, en souffrant,
Ils ont suppléé presque au manque de langage
Par des mouvements d'yeux, d'oreilles, et je gage
Qu'entre eux braire et hennir est un parler courant.

Aussi, lorsqu'en leur pré d'herbe courte et mauvaise,
De la sorte, ils ont pu converser bien à l'aise,
Alors c'est du délire après l'épanchement.

Pleins de la belle humeur que l'un à l'autre insuffle,
Ils se roulent en chœur, et simultanément
Se relèvent tous deux pour s'embrasser le mufle.

LA VACHE BLANCHE

Le petit berger, haut comme un manche de hache,
S'obstine à taquiner la bonne mère vache
Qui supporte l'enfant, comme sans s'en douter,
Et machinalement continue à brouter,

Il joue avec sa corne, à son fanon s'attache,
Ébouriffe ses crins, les tire, les arrache,
Se cramponne à sa queue et se fait traînoter...
Elle ne songe pas à s'impatienter.

Quand le marmot a soif du breuvage qui mousse,
Sous le bedon frôlé par sa tignasse rousse,
De sa main frêle il prend le tetin violet,

Le pressant vers sa bouche avide qui s'y penche,
Et maternellement, pour mieux donner son lait,
Rumine sans bouger la bonne vache blanche.

LE VIEIL OURS

Jadis il habitait les forêts montagnardes
Au-dessus des gaves du roc,
Hantait les arbres verts et les pierres blafardes
Joints pêle-mêle tout d'un bloc.

D'un pied sûr affiné de son prudent manège
Il allait, hardi gravisseur,
Dans l'effroi du silence horrifiant la neige
Par le velu de sa noirceur.

Son flair insurprenable en ces cols, ces ruelles,
En devançait l'inattendu,
L'avisait des parois aux arêtes cruelles,
Du bord lisse, oblique ou fendu.

Ayant toujours trouvé l'avalanche propice,
Il s'égarait dans les glaciers,
Traversait le torrent, longeait le précipice,
Voisin des aigles carnassiers.

Il regardait crouler les hautes cataractes,
S'étourdissait de leur rumeur,
Dans le vent écumeux des lourdes eaux compactes
Délectait sa sauvage humeur.

Maintes fois, plus d'un pic a vu sa forme brune
Saigner des pourpres du soleil,
Ou se dresser bleuâtre et vague sous la lune
Au-dessus d'un lac en sommeil.

N'étant plus jeune il a descendu la montagne,
Il a de quoi vivre et marcher
Dans les replis déserts de cette âpre campagne
Moitié terre et moitié rocher.

A présent, en fait d'escalade, il se contente
De la remontée à son trou,
Et dans un bon endroit herbu, sans casse-cou,
Il grimpe à l'arbre qui le tente.

Autour du tronc, s'il a des étreintes moins franches
Et des hissements plus douteux,
Ses pieds de caoutchouc ne montent pas boiteux
Leur escalier de grosses branches.

Toujours fouineur du roc, de l'herbe et de l'écorce,
Cet ours âgé, rhumatisant,
Montre, par son regard et son museau luisant,
Qu'il a conservé de la force.

Rentrés, comme fondus aux poils qui les recouvrent,
Ses vieux ongles noirs, longs et gros,
Deviennent des tranchets, des tenailles, des crocs,
Lorsque ses colères les ouvrent.

Pressé par le danger, il est assez robuste
Pour que, d'un seul embrassement,
Il étouffe son homme en faisant rendre au buste
Un instantané craquement.

Du premier coup, sa patte à la si lourde allure,
Mais si preste en son épaisseur,
Décapuchonnerait le crâne du chasseur
De tout son cuir à chevelure.

Il arrache un arbuste, il écrase un buisson,
Et quand à la marche il s'entraîne,
Souvent, au plus scabreux, son épaule a raison,
Du quartier de roc qui le gêne.

Or, l'ours que, malgré l'âge et les infirmités,
La gourmandise encor gouverne,
Vient de quitter le jour triste de sa caverne
Pour les radieuses clartés.

Il rôde au pied du mont, tout seul sous le grand ciel,
Hérissé, brun, couleur des roches,
Ses petits yeux dans les coins proches
Ont cherché vainement les cachettes de miel.

C'est l'automne, il s'en va, poète à sa manière,
Rêvassant, flâneur du chemin,
Curieux des objets baignés par la lumière
Qu'il admire d'un air humain.

Comme pour l'exprimer son grognement harangue
Le paysage qui mûrit,
Et gai, sur son derrière ou se dressant, il rit,
Gueule ouverte et suçant sa langue.

Tout à coup, il entend bourdonner des abeilles
Tandis que, juste au même endroit,
Il renifle une odeur de fourmillière et voit
Un feuillage à boules vermeilles.

Il a vite fait un salmis
De fruits, de miel et de fourmis.
Et de la régalante fête,
Emportant un triple bon goût,
A quatre pattes et debout,
Il rentre en dodinant sa tête.

LES CHEVENNES

En cet automne tiède et moite
Du commencement jusqu'au bout,
Les chevennes ont en leur saoul
Tout ce que le poisson convoite,

Près des ponts, des moulins, des souches,
Trouvant traînés par les ruisseaux
Les bons limoneux vermisseaux
Qu'ils préfèrent encore aux mouches.

Grosse tête, bouche vorace,
Ils ont flâné, se rassemblant,
La crue ayant rendu plus blanc
Le bel argent de leur cuirasse.

Leurs nageoires rouges et fortes,
Avec leur queue en éventail,
Ont ramé, sans trop de travail,
Sur leur grand lit de feuilles mortes.

Mais leurs yeux de grenouille verte
En leurs cercles d'or si subtils
Ont signalé plus d'un péril
A leur trac toujours en alerte.

Les très gros, ceux d'expérience,
Ont dû gêner leur mouvement
Et n'avoir de circulement
Que bridé par leur méfiance.

Partout ils ont vu la menace,
Senti le piège du filet,
De la ligne, du carrelet,
De l'épervier et de la nasse.

Car bien des gens rêvant fritures,
Matelottes et courts-bouillons,
Par ce temps tiède à papillons
Ont pêché mieux qu'à l'aventure.

Mais brusquement le vent de bise
A lâché le froid dans les airs,
Et morte entre ses bords déserts
Maintenant, la rivière est prise.

Enfin ! se disent les chevennes,
La glace va nous protéger !
Nous murer contre le danger !
Toutes les pêches seront vaines,

Et, tout en souhaitant l'aubaine
De quelque délicat manger
Ils vont et viennent, sans songer,
Qu'un pêcheur ne craint pas sa peine.

Et justement il en vient un
Qui trouve le temps opportun,
Que son flair savant lui désigne
Fameux pour la pêche à la ligne.

Devant l'hameçon bien couvert
D'un long, charnu, rouge et gros ver,
Il faudra bien que se hasarde
Le chevenne le plus en garde !

Sa place prise, il coupe, arrache,
Casse la glace avec sa hache,
Dispose, étroit et rond, un trou,
Et le voilà fixe à son coup !

Sous la ramure chauve et roide
Verticalement sur l'eau froide,
Dort inerte le bouchon blanc.
Soudain, il tressaille, et, filant,

Plonge oblique ; l'homme veut suivre
Le fil; il tire : Un de deux livres !...
Il remet sa ligne : Un encor !
La douzaine a le même sort !

Devant ces brusques envolées
S'enfuient par bandes affolées
Les chevennes ayant enfin
Plus de prudence que de faim,

Et se disant entr'eux qu'en somme,
Avec ou sans croûte, leur eau
Est pénétrable à ce bourreau,
A ce perfide appelé l'Homme !

LA CARPE

Cette carpe, depuis
    Qu'elle existe
Vit là, rôde, subsiste
    Sans ennuis,
Et ses jours et ses nuits
Coulent, sans qu'on dépiste
    Son coin triste
    Dans les buis.

Bien que sur son profond
    Une souche
Dorme épineuse et louche...
    Pas un bond !

Guettant, ses regards vont...
Elle attend là, farouche,
Que la mouche
Tombe au fond.

Quand le ciel en torpeur,
Lourd, s'embrase
Sous cette eau qui l'écrase
De stupeur,
Elle craint le trompeur,
Accouple sur la vase
Son extase
Et sa peur.

Pas l'ombre d'un brochet
Ne la gêne,
Sous son vieux pied de chêne
Nul sujet
D'aller l'œil inquiet.

Déjà, d'ailleurs, ancienne
    Est sa haine
    Du trajet.

Certe! elle aima nager,
    Sut, frivole,
Faire la cabriole
    Et plonger,
Mais, vieillesse ou danger,
La carpe n'est plus folle
    Et s'isole
    Pour songer.

Qui la rencontre donc
    Cette bête ?
Quelquefois une ablette,
    Un gardon...
Elle, en son abandon,
Élargit, satisfaite,
    Grossit tête
    Et bedon.

Certains jours, où l'autan
Court, sifflotte,
Sur l'onde qu'il ballotte
Et qu'il tend...
De son limon d'étang
Elle se dépelotte,
Glisse et flotte
Nageotant.

En se berçant menu,
Elle avale
Le frais de la rafale
Bienvenu.
Sous son arbre, chenu,
Elle monte et dévale
Longue, ovale,
Dos charnu.

D'un prudent sans pareil,
La recluse
Reste au fond de l'écluse

Sans soleil.
Et jusqu'en son sommeil
Sa grosse tête obtuse
Tient sa ruse
En éveil.

Calme, en soupçonnant tout,
Point rapace
Sous cette carapace
De bois fou,
Pour l'épervier, nul coup !
Quel tramail, quelle nasse
La menace
Dans ce trou ?

De suite son œil clair
Voit la ligne,
La sournoise maligne
Par le ver
Sent l'hameçon couvert :

L'embûche lui fait signe,
Se désigne
A son flair.

L'engin ayant coulé
Se relève...
Va, vient... sans que son rêve
Soit troublé.
Elle a donc l'œil voilé ?
Et pourtant çà le crève,
Cette fève
Ou ce blé.

Que non ! Elle le voit,
Le beau piège,
Regarde son manège
De sang froid,
Sans désir, sans émoi ;
C'est en vain que le liège
Sur l'eau siège
Plat ou droit.

La carpe en fait d'appâts
N'appréhende
Rien, a bonne provende
Aux repas,
Et la loutre aux pieds bas,
Qui serait si friande
De sa viande,
Ne vient pas.

Pour elle le bourbier
Réalise
La bonne couche exquise
Où bâiller,
Croupir et sommeiller ;
Son corps s'y tranquillise
Et s'enlise
Tout entier.

Toute, elle s'assouvit
Dans son onde
Qu'elle contemple et sonde...

Elle y vit
Son petit train ravi...
Bien dodue et bien ronde,
Noire et blonde,
S'y confit.

Pour se distraire, elle a
Le feuillage
Dont l'ombre fait treillage
Çà et là ;
La pluie ou bien l'éclat
Du soleil sans nuage,
Le sillage
Du bac plat,

Et puis le brusque saut
Qui gargouille,
Du rat, de la grenouille,
Du crapaud ;
Le vent au grand galop,

La glace qui verrouille
  Et qui brouille
  Toute l'eau.

Quand un hasard heureux
  Les rassemble,
Elle et l'anguille, ensemble,
  Dans leur creux,
Elle vont, corps terreux,
Poisson double qui tremble
  Et qui semble
  Tout vitreux.

Des fois par une nuit
  Opportune —
Sans un être, sans une
  Voix — au bruit
Du vent tiède qui fuit,
Elle bâille à la lune
  Sur l'eau brune
  Qui reluit.

Noirs, cerclés d'or, espions,
Ses yeux vrillent,
Ses nageoires scintillent.
Fretillons,
Ses petits barbillons
Se courbent, se tortillent,
Ou pendillent
Tout mignons.

Alors, près du vieux tronc,
De sa nappe,
La vieille rit sous cape
Au vol rond
Du sphinx, du moucheron,
Tout à coup, les attrape !
Puis les happe,
Et c'est prompt !...

Ma carpe ! Grâce au sort
Sans colère,
Tutélaire,

Puisses-tu bien te plaire
    Vers ce bord,
Et défiant la mort
Dans ta profonde eau claire
    Séculaire,
    Vivre encor !

LA VIEILLE PIE

La bonne vieille pie, avec son boîtement,
N'a plus rien du passé qui la tente et l'agite,
Et ses sœurs dansotant aux alentours du gite
Ne convertiraient pas son apprivoisement.
Son esclavage doux lui fait sa quiétude.
Elle possède, au cours de son petit train-train,
Un bonheur toujours frais en cet enclos chagrin
Par le consentement de sa longue habitude,
Pour elle midis bleus, matins blancs, soirs vermeils,
La pluie et les frimas, les brumes, les soleils,
Passent au fil du temps sans qu'elle s'en étonne.
Son occupation rajeunit ses loisirs,
Elle a l'ardeur si neuve à ses mêmes plaisirs
Que la variété lui vient du monotone.

Choses, bêtes et gens vivent dans sa mémoire
Qui retient le rateau comme le jardinier,
Futailles du caveau, bric à brac du grenier,
Vaisselle du bahut et linge de l'armoire,
Elle sait les tessons pleins des petites boules
Que les cloportes font, arquant leur corps gris noir,
Du grand bahut, son trône, au cheval, son perchoir,
Elle saute à la vache et revient vers les poules.

Souvent génie espiègle et cocasse du lieu,
Entre les hauts landiers toute rose de feu,
Elle est si familière en gardant son astuce,
Que son bec à la fois téméraire et prudent
Rit au molosse rogue, au matou minaudant,
Et longuement gratteur les peigne et les épuce.

Elle s'y prend si bien, use de tant d'adresse,
Que peu à peu son bec sans tumulte et fracas
A petits piochements prestes et délicats,
Les fascine, les tient béats sous sa caresse;
Tellement qu'à la fin, le cerbère bâillote

Et puis ronfle, sa queue ayant rejoint son nez,
Tandis que le minet tout repelotonné
S'assoupit ronronnant auprès de la bouillotte.
Alors les imitant, la plaisante acrobate,
Droite, le corps figé, dort sur sa bonne patte,
Et sous la cheminée elle doit recevoir
Du haut de la solive à la couleur brouillée,
La bénédiction du petit esprit noir
Qui hante en tapinois la corneille empaillée.

La cuisine lui plaît par ses bruits de paroles,
De hachoir, de cuisson, par ses grands fours obscurs,
Elle en aime surtout, soleillant sur les murs,
Le cuivre miroiteux des larges casseroles,
Et dans sa boîte oblongue aux airs de revenant,
La lunaire pendule à face blême et rouge,
Montrant par un carreau son balancier qui bouge
Et dont le timbre clair vibre si résonnant.

Son regard se délecte aux jambes des braisières,
Au gros ventre cintré des rôtissoires, puis

Entre le soufflet rauque et la salière en buis,
S'épanouit à voir fumoter les chaudrons
Qui pendent chantonneurs, monumentaux et ronds,
Aussi noirs que la suie au bec des crémaillères.

Mais son goût d'être là, son attache, son lien,
C'est sa tendre amitié pour son vieux maître. En somme,
Perdant sa liberté pour le plaisir de l'homme,
Elle le remercie et ne regrette rien.

Aussi son cœur lui vaut le pardon de ses fautes,
A fêter sa présence elle prend tant de soin !
Oh ! son cher compagnon, s'il n'allait pas si loin,
Comme elle le suivrait par les sentiers des côtes !
Par elle, il voit l'objet, pain, fruit, pipe, couteau,
A son bec, à sa patte adaptés aussitôt.
Et la grand'mère ajasse aux façons cajôleuses
Serait sa bonne fée en robe demi-deuil,
Si l'amour du brillant qui possède son œil
N'en faisait jour et nuit la pire des voleuses.

Très souvent, la margot chez le pêcheur son maître,
Sur les dalles de roc qui servent de plancher,
Trouve un hameçon neuf qu'elle fait disparaître,
Trop adroite du bec pour jamais s'accrocher.

En phase de larcins, elle revient, reboîte,
Au recoin le plus creux, à l'angle le moins clair,
Dardant son œil hanté par le possible éclair,
Du métal jaune ou blanc qu'elle admire et convoite.

Mais ironiquement pour lui payer sa peine,
Un poudreux bout de sucre est son unique aubaine.
Bah ! fière malgré tout de ce luisant plombé.
Ravie en son instinct puisqu'elle a dérobé,
Elle emporte à son trou l'humble morceau de sucre
Du pas d'un Harpagon qui va cacher son lucre.

LES GOËLANDS

Massifs, en manteau noir, ils vivent leur prison
D'immensité si chauve et sans un horizon,
Piochant avec leur bec robuste, haut et large,
Tout le cadavéreux qui leur descend du large.
Désenivrés des airs, retombés sur les grèves,
L'aveugle et sourd ennui mène les goëlands
Et c'est dans la stupeur qu'ils posent leurs pieds blancs
Sur les îles de rocs où vont croupir leurs rêves !
L'obscur et le rentré de leurs yeux jaunes froids
Disent qu'en sa langueur leur âme se replie.

Moroses de maintien, de mouvements, de voix,
Ils sont les lourds oiseaux de la mélancolie,
Car à jamais errants par les déserts du vide,
Entre deux infinis lassant leur aile avide,
Ils voient dans les rumeurs, les fracas, les sanglots,
Face à face, astre et mer, les brumes et les flots
Mimer leur même horreur flamboyante ou livide
Au fil du temps qu'en vain l'éternité dévide.

L'OGRE

Le désœuvrement des fourmis
Les fait touristes de l'écorce
Où s'exercent, narguant l'entorse,
Leurs grimpements bien affermis.

Partout, jusqu'au plus haut des arbres endormis,
A l'aise, sans qu'elle s'efforce,
Chacune va, calme en sa force,
Ignorant le vertige et les dangers frémis.

Mais au gouffre vivant leur destin est promis,
L'ogre pivert, le plus fin de leurs ennemis,
Est là guettant, caché sous une branche torse.
Voici que hors du bec, toute entière il a mis
La friande longueur de sa langue retorse.
Ne pensant pas qu'alors leurs jours soient compromis,
Des insectes errants y suivent les fourmis,
Et quand ils sont en chœur, bien grouillants sur l'amorce,
L'oiseau rentrant sa langue, heureux du mal commis,
Engloutit d'un goulu que l'appétit renforce,
Tous les pauvres petits touristes de l'écorce.

LES PIGEONS

Chaque pigeon et sa pigeonne
Courent les chaumes et les sillons
Que, de vaporeux vermillons,
Le soleil couchant badigeonne.

Frôlant l'épine sauvageonne,
Bouses de vache et champignons,
Chaque pigeon et sa pigeonne
Courent les chaumes, les sillons.

Et puis, d'une aile folichonne,
Reviennent tous les compagnons,
Et voici qu'aux derniers rayons,
Bec à bec, pigeon et pigeonne
Font leurs petits saluts mignons
Sur le toit rouge aux blancs pignons
Où déjà la vigne bourgeonne.

LE ROITELET

Le pauvre petit roitelet
Sait bien que le ciel le protège,
Lui fournit bons juchoirs sans piège
Et le vermisseau qui lui plaît.
Donc, il poursuit malgré la neige
Son voltigeotement seulet,
Dans ce blanchi, tout maigrelet,
Fait son sautillotant manège.
Or la bise vient, qui l'assiège
Et le jette à l'eau. Mais il est
Tranquille, il flotte comme un liège,
Bat des ailes, chante, et follet,

Gagne le bord du ruisselet.
Puis, avec tout son gai cortège
De murmures, beau temps complet !
Plus de vent ! le soleil allège
Les épreuves de l'oiselet,
Et rosâtre du chaud reflet,
La neige, en fondant, les abrège :
Le pauvre petit roitelet
Sait bien que le ciel le protège.

LE ROUGE-GORGE

Le petit oiseau de la font Saint-George
Ne picore plus sur le sol tout blanc.
Transi par le froid, hérissé, tremblant,
Frileusement il se rengorge.
Voici qu'il aperçoit tout au fond d'une gorge,
Un grand carreau qui flambe, il s'y dirige lent.
Oh ! le beau soleil jaune et rouge étincelant !
La chaleur règne ici, bien sûr on en regorge,
Donc il tape du bec à la vitre en volant,

Le maréchal alors quitte sa forge,
Le fait entrer, le flatte et tout en lui parlant,
Le gave de blé, de chenevis, d'orge.
Comme il serait bien là ! Pas de chien turbulent,
Ni de chat dont la griffe égorge.
Rien qu'un bon vieux tout seul, tranquille et cajôlant.
Mais fidèle, le soir, la terre dégelant,
Le pauvre petit rouge-gorge
S'en revint à la font Saint-George.

LES HOCHEQUEUES

Leur plumage aimant souffle et pluie
Et se délectant des chaleurs
Harmonise en ses trois couleurs
La neige, la cendre et la suie.

Silencieux dans leur roideur,
Ils auraient un air de tristesse,
Mais leur queue avec tant d'ardeur
Dit que la joie est leur hôtesse !

Ne leur faisant le corps si long
Que pour mieux exprimer leur âme,
Oui ! leur queue atteste et proclame
Leur libre bonheur vagabond !

Bougeant sans cesse elle reflète
Leur perpétuel insouci,
Le rire et le sourire aussi
De leur humeur toujours follette.

D'un sempiternel mécanique
Va ce svelte organe enchanté,
Rendant l'éclat de leur gaieté
Qui sans trêve s'y communique,

Quelle grâce ont cès hochements
Près des moulins, des ponts en arche !
Ils affinent leurs mouvements,
Délicatisent leur démarche.

Ces doux oiseaux errants pour le plaisir des yeux
Adoucissent l'horreur des ravines sauvages,
Voltigeoteurs de l'onde et danseurs des rivages,
Ils sont les rassurants du songeur anxieux.

Tandis que, vue un soir en tel creux insalubre,
Une bergeronnette au plumage de mort,
Noire et le masque blanc va hochant si lugubre,
Qu'elle a tout l'air de vous jeter un mauvais sort.

Fous d'espace, les hochequeues,
Au long de l'eau, mutins, fringants,
Alternent de vols zigzaguants
Leurs petits pas qui font des lieues.

Loin des villes et des banlieues,
Au val du lierre et du brigand,
Sur l'affilé, sur le piquant,
Ils musardent, les hochequeues !

Ils se grisent d'air pur et quand
Apparaît au ciel, à la queue
Du soleil mort, s'effilochant,

La lune rose, blême et bleue,
Alors, mais toujours en voguant,
Rentrent au nid les hochequeues.

Bergeronnettes, lavandières,
Dès l'aube, au premier chant du coq,
Suivent les bœufs tirant le soc,
Sont leurs compagnes familières.

En capote, à l'abri d'un roc,
La pastoure, dans ses bruyères,
S'amuse à voir sauter, ploc-ploc,
Bergeronnettes, lavandières.

J'admire onduleux, sur les pierres,
Leur petit corps si peu mastoc
Dont la queue aux prestes manières
Bat la fraîcheur dans la lumière,

Éventé le sable et les rocs.
Quelles sont les grâces des blocs
Et les sylphides des rivières ?
Bergeronnettes, lavandières.

LE NID DE MARGOT

Sous le ciel azuré, brumeux, noir ou livide,
Pourrissant au fin bout du svelte peuplier,
Le grand nid de margot croupit, morne à bâiller
L'ennui de sa vieillesse et l'horreur de son vide.

A l'abandon, frôlé là depuis des années
Du vol indifférent d'oiseaux de tous climats,
Dans la pluie et le vent, les soleils, les frimas,
Il arbore sa coupe aux épines damnées.

Mais une fois, avec ce cri dont on l'appelle,
Un coucou solitaire, en palpitant de l'aile,
Y dépose ses œufs par un calme soir brun;

Et transformé bientôt en un berceau d'emprunt,
Sous la chaude couvée inquiète et ravie,
Le vieux nid de margot retrouve encore la vie.

LE CHAT-HUANT

Dans un gros chêne court qui pèle et se prosterne,
Le bon vieux chat-huant tout le jour assoupi,
Spectacle ténébreux, reste roide accroupi,
Parfois de ses yeux ronds éclairant sa caverne,

En ce creux où le ver avec la mouche alterne,
Dur d'oreille, il n'entend ni le chien qui glapit,
Ni le pivert criard qui cogne et déguerpit,
Il goûte la paix close et le silence interne.

A l'aube et vers le soir dont il flaire l'instant,
Il quitte son tronc d'arbre et cherche en voletant
La grenouille verdâtre et le mulot gris sombre.

Le sybarite oiseau qui veut longtemps vieillir
Ne quitte son repos que pour aller cueillir
Tout le frais du matin, toute la fleur de l'ombre.

LE CHANT DU COQ

Dans le silence qu'il entaille
Avec son cri tranchant et clair,
Le coq disperse au fond de l'air
Comme une clameur de bataille.

Il est sinistre et glorieux,
Ce cri qui jamais ne retarde
Pour signaler l'aube blafarde
Sous la voûte morne des cieux.

Il trouve maints réveils dispos,
Mais le remords sans un repos
Et l'insomnie à la torture

Se remettent à frissonner
Quand ils entendent claironner
Ce trompette de la nature.

LE CANARD SAUVAGE

Sa blessure était trop profonde !
Il ne pourra jamais voler.
C'est dur ! — mais pour le consoler,
Il lui reste la terre et l'onde.

Inapte à changer de pays,
Il a fixé son domicile
Sur une rivière-taillis
D'un abord sombre et difficile.

Là, trouvant en sécurité
Son plaisir et sa subsistance,
Il se compose une existence
D'une entière tranquilité.

Sa condition d'amphibie
Lui suffit en ces lieux déserts,
Bien qu'il ait encor la lubie
De vouloir monter dans les airs.

Car, malgré sa pauvre aile gauche
Inerte et morte, bien souvent,
Herbe et feuille sentent le vent
De son aile droite qui fauche.

Il n'a jamais vu jusqu'ici
Sa rivière gelée ou basse,
Le vilain froid noir lui fait grâce,
L'affreuse canicule aussi.

Passant, qu'une cane ait l'idée
De s'arrêter là, par hasard,
Elle est bien reçue et repart
Toujours saillie et fécondée.

Il a gardé, quoique invalide,
Bon aspect, fort tempérament :
Il est encor vif, et vraiment
La vieillesse le consolide.

Quelques plombs, sans les dépalmer,
Avaient meurtri ses pattes vertes :
Elles n'en sont que plus alertes
Et toujours prêtes à ramer.

Son petit œil rond sur l'eau bleue
Est toujours un fidèle espion ;
A leur gré, son col, son croupion,
Manœuvrent sa tête et sa queue.

Entre le roc et la verdure,
Son bec en museau de brochet
Pioche aussi bien qu'il les piochait
L'onde molle et la terre dure.

Qu'il glisse sur sa grande nappe
Ou boîte sur le gravier plat,
Il est superbe, et quel éclat !
Si peu que le soleil le frappe !

Son vieux plumage lisse et fauve
Resté ferme et dru, montre encor,
Des luisants verts-noirs, jaunes d'or,
Fondus dans sa teinte gris-mauve.

Là, les mêmes rumeurs moroses.
Les mêmes murmures anciens ;
A ces bruits, il mêle les siens,
Parfois se tait avec les choses.

Si muet dans son indolence
Il se laisse aller sur les bords
Que tout le ravin goûte alors
La perfection du silence.

Tel il vit : de l'aube à la nuit,
Il pêche ou rôdaille. — Aujourd'hui,
Ayant peiné pour ne rien prendre,

Il dort dans un petit îlot,
Entre ces deux flâneurs de l'eau :
Le serpent et la salamandre.

LES DEUX CANARDS

La cane et le canard à tête d'émeraude,
Plume à plume, s'en vont du même train sans bruit
Sur la rivière lente et verte qui reluit
Avec tous les frissons de la lumière chaude.

Ainsi qu'un double esquif minuscule qui rôde
Et que le bon hasard du vent pousse et conduit,
La cane et le canard à tête d'émeraude,
Plume à plume, s'en vont du même train sans bruit.

Mais l'amour interrompt leur flâneuse maraude,
Voguant ou plongeonnant, l'un l'autre se poursuit,
Et sur l'eau qui les berce, ils ont jusqu'à la nuit
Le becquetage ardent, l'humeur folle et ribaude
La cane et le canard à tête d'émeraude.

LA MÈRE OIE

Las des chiendents sableux et des rochers en cônes,
Voici que la mère oie et son troupeau d'oisons
Quittent la triste berge âpre en toutes saisons,
Dont l'herbe leur a fait de si maigres aumônes.

Alors sur la rivière où le feuillu des aunes
Mêle aux glouglous de l'eau ses soupireux frissons,
Vogue miniaturesque, entre arbres et buissons,
Un canot blanc cerné de petits bateaux jaunes.

A la nuit, les oisons vers leur grand poulailler
Remontent tous à pic, au long du fin sentier,
La mère oie, en avant, guetteuse tutélaire,

Qui, mesurant sa marche à leur cheminement,
Siffle, torve, à plein bec, si vipéreusement
Qu'on dirait un aspic, sibilant sa colère.

L'HIRONDELLE

Dans le rectangle en brique, au bout de la toiture,
Une hirondelle, avec tout son art enchanté,
A fait un nid bien clos pour la sécurité
Et le mûrissement de sa progéniture.

Son labeur a peiné pour qu'elle y soit à l'aise !
En a-t-elle glané des fétus et des brins !
Des bouts d'herbe et d'écorce et de chanvre et de crins !
Et que de va-et-vients pour son crépi de glaise !

De la patte ou du bec qui pince, emmanche, coupe,
A-t-elle assez donné, en large et en profond,
Le roidi du dessus et le moelleux du fond,
Un berceau rondelet poli comme une coupe !

Elle défie ainsi l'ogre aux yeux verts qui huile
Son pas rampant au bord des gouttières de plomb,
Et quant au tiercelet, elle sait tout au long
Qu'il perche sur le roc et jamais sur la tuile.

Elle n'ignore pas, en étant coutumière,
La vénération de l'homme pour son nid...
Certes, elle a reconnu qu'elle est l'oiseau béni,
Aimé du vieux château, comme de la chaumière.

Mais quand même son œil inspectant s'écarquille
Au possible danger qui menace ses œufs :
Elle applique ses soins toujours plus anxieux
Lorsqu'enfin sa couvée a brisé sa coquille.

Oh! comme ils sont frileux, les beaux petits tout nus,
Comme il va leur falloir la tiédeur de ses plumes!
Son sang, à cette idée inquiète, s'allume,
Brûle pour réchauffer les mignonnets menus.

Désormais, toute entière au vœu de la nature,
Elle occupe son temps de sa maternité,
Ne quittant le cher fruit de sa fécondité
Que pour manger en hâte et chercher la pâture.

Dans sa brève sortie, elle fend les déserts,
Sans halte dans le vide elle flotte et tournoie,
Car, aimant à chasser l'insecte au haut des airs,
C'est toujours en plein vol qu'elle happe sa proie.

Rapportant vermisseau, chenille, moucheron,
Quelle allégresse au nid qui rejase et rebouge
Lorsque ses oiselets, leurs petits becs en rond
Ouvrent au frais butin leur gorge avide et rouge!

Comme elle les soustrait à la rosée en larmes,
Aux rayons trop dardés, au vent trop descendu!
A plat sur ses petits de tout son corps tendu
Leur faisant sans lourdeur un couvercle de charmes.

A leur piaulement doux qui lui dit leur tendresse,
Elle mêle un murmure au rythme de son cœur
Qui toctoque si chaud sur eux que tous en chœur,
Vers sa tête en éveil soulèvent leur caresse.

Pour lors, en attendant qu'elle instruise leurs ailes,
Leur enseigne le vol hardi, capricieux,
Au ras de l'eau, de l'herbe ou montant vers les cieux,
Léger comme celui des sveltes demoiselles,

A tous ces petits becs, qui ne veulent qu'apprendre
Et qui savent déjà grattocher le duvet,
Le sien montre, d'après la mimique qu'il fait,
A picorer, piocher, à s'aiguiser, à prendre.

Impossible au dehors qu'elle joue et s'ébatte,
Mais dans son promenoir de suie aux coins obscurs,
Il arrive souvent, voltigeuse acrobate,
Qu'elle soit la vivante arabesque des murs.

Ses zigzags, ses crochets, elle les accommode
Au gouffre d'ombre étroit, la limitant si court !
Au moindre appel d'en haut, d'un seul trait elle accourt,
Puis replonge fantasque en virant à sa mode.

Et tout ce grand trou noir, fumeux naguère encor,
Entend ses petits cris aigus, si bien d'accord
Avec son aile preste en pointe terminée.

De sorte que, pendant cette trève du feu,
L'hirondelle au plumage ardoisé-brun-gris-bleu,
Est le tendre lutin de l'humble cheminée.

VOL D'AIGLE

Raidissant sa griffe rapace
L'aigle fauve darde, en la nuit,
Un regard fulgurant qui suit
Le débrouillement de l'espace.

Il attend que l'ombre s'efface
Que le plein soleil ait relui ;
Tant qu'enfin, l'astre jaune et lui,
Se considèrent face à face.

Alors, à cris hurlés, la bête
Prend son vol droit, monte et s'arrête
Dans un planement solennel.

Elle s'étale confiante
Tachant les rocs de sa fiente
Qui semble un excrément du ciel.

L'AIGLE

L'aigle est l'enfant des rocs où s'incruste sa griffe,
Tout le fauve des bois se retrouve, augmenté,
Dans son plumage épais et plat, trop dur planté,
Trop dru pour que jamais nul vent ne l'ébouriffe.

Ses yeux de braise ardente aux luisants de citernes,
Avec leurs durs regards aussi longs qu'acérés,
Vrillent l'obscur compact des bas-fonds enterrés,
Lisent le labyrinthe égarant des cavernes.

Déjà si beau perché, l'aigle se transfigure,
Est le roi de l'éther et l'âme du zénith,
Quand ses ailes battant les monstres de granit
Ont dans leur planement roidi leur envergure.

Seul son haut vol que rien ne devance et n'arrête
Met une ombre de vie au bleu des cieux déserts.
Vogueur indéfini dans la houle des airs,
Il a deux avirons qui brassent la tempête,

Et son bec qui saurait lui creuser un repaire !
Aux taillants et crochu par les glaciers fourbis,
Fait pour hisser aux rocs la bêlante brebis
Et pour clouer au sol la sifflante vipère !

Brusque, au poitrail d'un bœuf, sa serre qui l'enlace
Lui farfouille le cœur de son ongleux étau :
Alors comme un boucher tranche avec un couteau,
Il peut avec son bec le dépecer sur place.

Ainsi construit pour vivre au sein des vastitudes,
Il tient vallons, plateaux, profondeurs et lointain,
Et tandis que, partout, il est sûr du butin,
Son vieil orgueil amer peuple ses solitudes.

Après qu'il a mangé bien fraîche sa victime,
En laissant la carcasse au charogneux vautour,
Il repart en tous sens ou reprend tour à tour
Son fougueux va-et-vient du faîte et de l'abîme.

Du fond des noirs chaos dont la mort est l'hôtesse,
Où l'arbre est l'englouti des gaves, des limons,
Il s'enlève, soudain, dans la clarté des monts,
Faisant vers leur sommet fulgurer sa vitesse.

Puis, dans ces trous béants de la terre en désastre,
Si prompt il redescend qu'il a, presque à la fois,
Joints et mêlés sur lui, souffles chauds, souffles froids,
La poussière de l'onde et la vapeur de l'astre.

Aussi sûr que l'insecte au fin bout d'une tige,
Il se tient sur un pied aux aiguilles des rocs,
De la sorte, au-dessus des puits d'ombre et des blocs,
Il aime à savourer son dédain du vertige.

En déluges croulants le ciel peut se dissoudre,
Il prend son large vol tenté par l'incertain,
Croise avec les éclairs son lorgnement hautain,
Aspire le cyclone à côté de la foudre !

Les reflets de la neige et ses froides épices
Lui font les airs plus purs, plus subtils et plus blancs,
La rumeur des sapins vert noir, toujours tremblants,
Berce sa songerie au bord des précipices.

Ces arbres mettent là, par le deuil de leurs teintes,
Comme un lien d'horreur sauvage entre eux et lui
Et la communion de son royal ennui,
Par son silence altier s'opère avec leurs plaintes.

Ayant l'azur pour toit, la terre pour auberge,
Le culminant obstacle et le vent pour jouets,
Farouche il reste, au gré de ses âpres souhaits,
Le solitaire intact dans sa liberté vierge.

Son nid, même sa proie, amours, progéniture,
Qu'importe à son humeur qui veut l'espace fou !
Délaissé volontaire, il sacrifiera tout
A ce goût d'abandon qu'il tient de la nature.

Que l'enchantement noir de la nuit taciturne
Par les clignotants vils soit recherché, voulu...
A l'aigle il faut les feux du grand dieu chevelu,
Le mystère aveuglant du flamboiement diurne !

D'un coup d'aile, jailli des plus profonds abîmes,
Vorace de soleil, pour s'en gaver les yeux,
Il dépasse les monts et reste, glorieux,
La hauteur souveraine entre toutes les cimes,

Fauve amant de la nue où tend son vol avide,
Il cogne, incorruptible en sa morne fierté,
Au front de la lumière et de l'immensité,
Son rêve d'infini, son ivresse du vide !

PIÈCES

EN TRAIN, ÉBAUCHÉES, COMMENCÉES

PIÈCES EN TRAIN, ÉBAUCHÉES, COMMENCÉES

La toute petite fille qui partage son lait avec un serpent qu'elle retrouve chaque fois à la même heure, au même endroit buissonneux et pierreux, où elle vient s'asseoir. Comme elle maigrit, on la surveille et l'on voit le serpent que l'on tue. Mais, privée de son hôte, de son convive silencieux, la petite languit et meurt.

Le vieil aspic dans sa gourle.

L'orfraie et la cloche.

L'enfumé : dans sa caverne à deux issues, le renard, en toute sécurité, du fond de l'ombre, regardant brûler le feu d'un œil presque aussi flamboyant.

La tigresse nourrice.

Larmes de crocodile (qui pleure ses petits enlevés).

Amours de boas.

Les hôtes d'une forêt, tous âgés, tous blessés, fraternisant par la communauté de leur mutilation et de leur vieillesse.

> Chez eux ayant même endurance
> De leur pitoyable destin,
> Ce qu'avait empêché l'instinct
> Est fait par l'âge et la souffrance.

Un bal d'oiseaux-mouches.

Désespoir de l'orang-outang regrettant la mort de la femme qu'il avait enlevée.

Les araignées mélomanes sortant de leurs trous et se laissant pendre extasiées au bout de leur fil, tandis que joue sur une épinette une vieille châtelaine fantômatique dans une salle de donjon délabré.

Nostalgie de perroquet répétant désespérément à satiété le mot appris : soleil, comme s'il en comprenait la signification.

Cimetière d'éléphants.

Voyage des grues.

La grenouille jaune narguant par la longueur de ses sauts les serpents qui la guettent.

Les deux grenouilles, la jaune et la verte, cette dernière par sa compagne ayant appris à sauter comme elle-même et à narguer avec elle toutes les embûches de l'ennemi.

L'homme vampire tombant dans un marais et pompé à son tour par des sangsues.

Le caméléon.

Duel à mort de baleines.

Combat de crapauds.

La chienne perdue, devenue par l'abandon de son maître la femelle d'un vieux loup.

La vache aux oiseaux (charmeuse de tout ce qui voltige, chardonnerets, pinsons)... Par leur présence la défendant si bien des taons qu'elle n'a plus à s'émoucher. Bramant d'aise quand des papillons lui fleurissent les cornes, pendant qu'une pie danse et tire des allées sur la ligne osseuse de son large dos.

Le chien du saltimbanque faisant signe à son maître que l'âne peine à tirer la voiture, qu'il demande à être attelé devant pour le soulager.

Confiant et soupçonneux, l'homme guéri de la défiance par la confiance de son chien.

Le buffle dans une clairière de forêt ayant toute l'ombre, tout le vague et l'indécis sur son corps, toutes les frissonnantes clartés stellaires sur ses cornes, semblant incarner la nuit par son aspect fauve et solennel.

L'autruche et le boa (leurs énormes repas rendus confortables par le mutuel travail de digestion qui les inertise).

L'ensorceleur des ronces. Le vieux lièvre neutralisant assez le plus épais fouillis d'épines, si triangulaires, aiguës, venimeuses qu'elles soient, pour s'y blottir au plus creux ; impénétrables à tout chien de chasse, ces terribles abris le recèlent durant le jour et la soirée ; il dort tout ce temps se sachant en sécurité, ne sort qu'à la grosse nuit pour manger et se désengourdir les jambes.

De la nue et des airs, de la terre et des eaux,
Des arbres claquant lourds ainsi que des drapeaux,
Le soleil mort finit d'ensanglanter les teintes.
Voici, mystérieux, dans un vague de plaintes,
Le monarque des nuits couronné de crapauds.

Dans la spectrale horreur des formes et des plaintes.
Le roi Ténèbre vient couronné de crapauds.

Roitelet de nénuphars (sautillant sur les larges feuilles dont la fleur jaune ou blanche semble souvent toute verte à son milieu, remplie qu'elle est par le blottissement de mainte grenouille).

Le langage des bêtes entre elles et avec l'homme.

Vengeance et reconnaissance des bêtes entre elles et à l'égard des hommes.

Les bêtes fantastiques.

Voici les animaux terribles et hideux
Que souvent à la fois engendrent toutes deux,
La nuit et la terreur humaine,
L'enchantement nocturne et la peur des ténèbres.

Suicide d'une mule de moulin, regrettant la mort d'un âne, son compagnon et son mâle fécondeur qu'elle avait connu depuis sa naissance, résistant aux tentations de l'herbe et du foin, se laissant mourir de faim.

La charmeuse d'orfraies. Au crépuscule. L'idiote ou la folle appelant par ses miaulements et chansons pleureuses les oiseaux de nuit qui viennent autour d'elle, ensorcelés, charmés. Un sur chaque épaule, un sur la tête.

Au clair de lune ayant comme un nimbe d'orfraies,
Rêvasse en chantonnant dans les châtaigneraies.

Le chien cherchant la tombe de son maître parmi les croix, s'arrêtant sur une fosse fraîchement

couverte et dans ses sanglots de joie semblant dire : « C'est toi, je te hume, je te sens et je te reconnais malgré la pourriture. »

Petit-Loup (le chien de Bel-Air), fidèle à sa consigne, emmenant et ramenant les bœufs à l'heure, incorruptible, intentable.

Le voleur volé. Chemineau, dans un ravin très retiré, comptant le produit de son vol, s'endormant, pris de boisson, et ne retrouvant plus son argent, à son réveil ; comprend alors qu'il a été volé par une pie qui, curieuse et goguenarde, voltige et sautille dans son voisinage.

Les porcs, chercheurs de truffes.

Tandis qu'un vieux verrat, avec un air tartuffe,
Exploite pour lui seul tout le coin qu'il détruffe.

La vipère dans l'arbre.

Le ravin des mouches, vallée où on encave des chevaux.

Mon chien Pistolet. Son comique. Exprimant ses réussites ou sa déception par le triomphal ou le penaud de sa face. Étant arrivé par l'habitude et la volonté dans l'endurance à manger la soupe bouillante pour — ayant en un clin d'œil lapé la sienne — engloutir avant qu'elle fût suffisamment refroidie pour eux, les parts respectives de ses camarades. Vous lâchant dans sa pensée quand il se décide à vous suivre, pris de paresse, en goût de manger de la charogne ou de polissonner avec les chiennes, ayant alors l'œil si atone, la tête et la queue si basses, le trottinement si préoccupé qu'on sent très bien qu'il ne vous accompagne un peu que pour la forme et qu'il guigne l'endroit favorable d'où, le plus tôt possible, il va pouvoir s'esbigner ; aboyant après la borne kilométrique, vue pour la première fois, et pissant contre elle quand après observation il a reconnu que cet épouvantail n'était qu'une pierre.

Poulot, le chat du docteur, envoyé mort à Fresselines pour y être enterré dans le jardin,

cimetière de bêtes : la plus saisissante émotion devant ce cadavre de chat semblant dormir en arc ! enveloppé d'un linge fin (serviette) épinglé d'épingles de nourrice. Une fleur jaune symbolisant entre ses pattes le pieux regret du souvenir. Sorti d'une caisse en plomb, soudée aux ouvertures et encore enfermée dans une caisse en bois.

L'enfant qui un jour sauve un petit aiglon qui, devenu grand aigle, le sauve (la ronce et ses complices s'étant concertés: le mauvais champignon pour le faire glisser, la ronce pour l'enchaîner, le roc pour l'écraser et le torrent pour emporter son cadavre).

La chèvre bure. Ayant, comme un fer rouge, marqué de ses cornes les mains de Joseph Deverson qui les avait saisies dans la colère de sa terreur.

Le loup-garou. Il faut, avant de sauter un échalier, se couper le poignet et jeter sa main au loup diabolique, sans quoi on est mort. Un paysan qui rapportait de la ville une serpe neuve et de la

viande, frappe l'échalier de sa serpe, en même temps qu'il jette sa viande au loug-garou. De la sorte il sauve sa vie.

Le génie de la rivière. Un homme me raconte qu'il ne pêche plus, un soir de pêche, après des années de captures innombrables de poissons, ayant vu surgir devant lui un être couronné d'anguilles qu'il prit d'abord pour d'énormes serpents, qui lui saisit dans sa carnassière tous ses poissons, les ranima de son toucher, les remit à l'eau en lui disant d'une voix imitant un murmure de l'eau qui aurait syllabisé des paroles : « Si jamais tu repêches, où que tu sois, tu me verras apparaître, et à l'inverse de ces poissons que j'ai touchés pour les faire revivre, je te toucherai, toi pour te faire mourir ! »

TABLE

TABLE

DIJON, IMP. DARANTIERE

1430. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

